

Relation thérapeutique et machines communicationnelles

Eric Bonvin

... la plus grande crise que l'histoire ait jamais connue, et dont le double aspect matériel et spirituel peut se définir ainsi : la déspiritualisation de l'homme coïncidant avec l'envahissement de la civilisation par les machines, l'invasion des machines prenant à l'improviste une Europe déchristianisée, une Europe déspiritualisée, capable de sacrifier, presque sans lutte, à l'intelligence pratique et à sa brutale efficacité, à l'intelligence pratique monstrueusement hypertrophiée, toutes les autres formes supérieures de l'activité de l'esprit.

Georges Bernanos. «Révolution et liberté», Conférence à la Sorbonne du 7 février 1947.
Texte publié dans *La liberté pour quoi faire ?*, Gallimard, Paris, 1995, pp. 127-128.

La relation humaine dans le contexte contemporain

Nous avons été habitués à penser la **relation de soin** comme un objet d'observation standard qui serait stable et constant dans le temps. Des temps antiques au Moyen-Âge, de la Renaissance aux Lumières puis du XIX^e siècle à notre monde contemporain, et cela sans forcément faire référence à une quelconque idée d'évolution, les circonstances comme les acteurs se sont sans cesse transformés. Et selon chaque contexte, à chaque circonstance, il y a *ce que l'on dit* du monde, des hommes et des choses (théories, modèles et concepts), *ce que l'on pense* des circonstances qui les déterminent, *ce que l'on dit en faire* (méthodes), et finalement, *ce que l'on fait et qui se passe réellement* et indiciblement dans l'instant des actions.

Nous pourrions évoquer les grandes époques de l'histoire de notre culture et évoquer les représentations particulières auxquelles les humains d'alors se réfèrent pour parler de la relation de soin. Mais un seul texte ne suffirait sans doute pas à en donner un récit sensé, aussi nous contenterons-nous d'explorer ici ce que notre époque contemporaine dit de la relation humaine, de l'expérience de la souffrance comme de celle de son soulagement, de ce qui la détermine, de ce qu'elle en fait et, finalement, de ce qu'il semble s'y passer dans la pratique de chaque jour. Le point de départ que nous souhaitons prendre, de manière très arbitraire, pour aborder notre monde contemporain est celui de la **Seconde Guerre Mondiale** et des changements considérables



que cette catastrophe humaine a générés dans notre société. En ce début de second millénaire, notre monde occidental semble chercher à prendre la mesure des dramatiques bouleversements produits par un XX^e siècle aussi meurtrier.¹ L'ampleur des horreurs engendrées par deux conflits mondiaux autant que par les programmes meurtriers des grandes idéologies qui ont caractérisé ce siècle a sans doute induit cette étrange inertie observée dans la transformation et l'adaptation des courants et des modèles de pensée occidentaux. L'expérience de la guerre semble être de dimension indicible et, bien que très nombreux à l'avoir vécue, les représentants des sciences sociales et humaines du début du XX^e siècle ont marqué peu d'intérêt à en faire un objet de recherche, probablement du fait que le souvenir leur en fut insupportable, mais certainement aussi parce qu'elle a constitué une mise en cause de leur système de représentation en les questionnant au plus profond de leur propre humanité.² La conséquence de cet évitement des chercheurs et de la rareté des travaux scientifiques sur ces guerres est que nous savons finalement peu de choses de l'expérience de guerre comme nous disposons de peu d'outils pour la comprendre. Pourtant, un tel bouleversement du contexte existentiel humain a eu des incidences dont nous commençons à percevoir l'ampleur non seulement du point de vue historique, mais également du point de vue des représentations sociales, scientifiques et techniques.

Nécessités militaires et créativité scientifique : la naissance de la cybernétique

Au cœur de la Seconde Guerre Mondiale, puis aussitôt après au cours de la Guerre Froide, les Etats-Unis organisent une mobilisation massive de scientifiques issus de disciplines et d'univers conceptuels différents autour de **projets militaires et stratégiques** d'envergure. Ainsi en est-il du projet militaro-industriel anti-aérien *AA Predictor* conduit dès 1941 par le physicien Norbert Wiener. Prenant appui sur un nouveau langage mathématique fondé sur l'information numérique, sur un modèle de référence de la circulation de cette information sous forme d'une boucle de rétraction et enfin par leur application pratique, à l'aide de l'électricité, au sein d'un servomécanisme qu'il conçoit, Wiener parvient non seulement à une modélisation de l'ennemi mais également à concevoir des moyens rendant possible de suivre

1 Patrick Ourednik. *Europeana : une brève histoire du XX^e siècle*. Trad. Marianne Canavaggio. Paris, Allia, 2004.

2 Stéphane Audoin-Rouzeau. *Redécouvrir la violence de guerre du XX^e siècle ?* In Michel Wieviorka (dir.). *Les sciences sociales en mutation*. Editions Sciences Humaines, Paris, 2007.



et de contrôler ses mouvements.³ En d'autres termes, Wiener et son équipe ont mis au point un *dispositif servomécanique de tir anti-aérien capable de prévoir sur une base probabiliste les mouvements de l'ennemi*. La modélisation et la conception de ce système ont permis à Wiener de parvenir, selon ses termes, à «la découverte d'une nouvelle science»⁴ qu'il nomme *cybernétique*,⁵ et dont la rapide légitimation dans notre société a été rendue possible par ses potentialités qui correspondaient parfaitement au nouveau monde s'instaurant en Amérique et dans les contrées occidentales de cette époque d'après-guerre.⁶ Fondée sur une dynamique interdisciplinaire, la *cybernétique* s'inscrit sous le signe de ce que d'aucuns appelleront une *nouvelle Renaissance* rendant enfin possible l'unification des savoirs.⁷ La cybernétique ne représente certainement pas, à elle seule, les profondes mutations qui vont s'opérer dans le monde occidental de l'après-guerre, ni les raisons de celles-ci. De plus, bien d'autres acteurs significatifs vont intervenir dans l'avènement des nouveaux paradigmes qui marqueront la seconde moitié du XX^e siècle. Son évolution représente cependant un des indicateurs les plus significatifs des changements opérés dans notre société quant à ses représentations du monde, de la nature, de l'humain et des relations humaines. Ainsi que le formule Céline Lafontaine, «si le projet cybernétique formulé par Norbert Wiener au sortir de la guerre a pris dans les années cinquante et soixante les allures d'une seconde Renaissance, c'est qu'il était porteur d'un nouveau paradigme – le paradigme informationnel – cumulant en lui les découvertes scientifiques et techniques de l'époque... son impact sera tel que non seulement toutes les disciplines vont à un moment donné y converger, mais des champs entiers des sciences contemporaines vont s'y mouler avant de s'en détacher».⁸ Suivre le développement et l'évolution de la cybernétique vers la théorie des systèmes, de la communication puis des neurosciences, nous permettra dès lors certainement de bénéficier en retour d'un éclairage pertinent sur nos conceptions et nos pratiques contemporaines dans le domaine de la relation de soin ou thérapeutique.

3 Peter Galison. The Ontology of the Enemy: Norbert Wiener and the Cybernetic Vision. *Critical Inquiry*, n°21, 1994, pp. 228-266.

4 Norbert Wiener. *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains*. UGE Coll. «10/18», Paris, 1954, p. 12.

5 Forgé à partir du mot grec *kubernetes*, désignant à l'origine le «pilote» d'un navire, le terme *cybernétique* a été officiellement adopté en 1949 par les organisateurs des conférences de Macy.

6 Céline Lafontaine. *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*. Seuil, Paris, 2004, p. 23.

7 Jean-Pierre Dupuy. *Aux origines des sciences cognitives*. La Découverte, coll. «Poche», Paris, 1999. P. 89.

8 Céline Lafontaine. *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*. Seuil, Paris, 2004, p.15.



La cybernétique: une dynamique paradigmatique

Au cœur de la conception de la cybernétique de Wiener se trouve un nouveau principe: celui de **la circulation de l'information numérique en boucle de rétroaction** (*feedback*) **produisant une dynamique servomécanique**.⁹ La force de ce principe de nature informationnelle repose sur la possibilité qu'il offre d'être appréhendé comme une donnée physique quantifiable dont on peut mesurer l'efficacité dans un système donné. Il permet notamment l'application de nouveaux mécanismes techniques (*servomécanismes*) de *contrôle* et de *pilotage* issus du couplage entre les mathématiques et l'électricité, autant que de prédire, d'assister, voire de suppléer des opérations normalement exécutées par les humains. En termes de contrôle, il s'agit d'une véritable fusion opérationnelle liant le pilote à sa machine qui évoluera rapidement de la prothèse d'assistance au *cyborg* mi-homme mi-machine, avant de prendre les traits du *robot* purement mécanique. Des systèmes de défense anti-aériens (radars et balistique automatisée) aux modèles et méthodes de relaxation (se fondant notamment sur le *biofeedback*),¹⁰ en passant par les systèmes télécommandés, les ordinateurs, les nouveaux moyens de télécommunication, mais également les nouveaux principes de la dynamique biochimique en immunologie, en endocrinologie, en neurologie ou en pharmacologie, les applications significatives découlant directement de cette nouvelle science cybernétique sont non seulement innombrables mais elles ont également totalement imprégné notre quotidien au sein de notre culture occidentale.

Une nouvelle épistémologie numérique et informationnelle

Le principe cybernétique proposé Wiener et auquel adhèrent rapidement, aux Etats-Unis, les scientifiques de l'armée puis de la société civile de l'après-guerre, tire ses fondements dans le couplage des principes physiques de l'électricité et des nouvelles théories mathématiques de l'information numérique développées par Claude Shannon.¹¹ Celui-ci est chargé par les services secrets militaires de localiser de manière automatique dans le code ennemi les parties signifiantes cachées au cœur d'un brouillage (cryptographie). À

9 Servomécanisme: Système asservi à une *information extérieure*, permettant de maintenir l'équilibre de la réponse et de la commande quelles que soient les variations de celle-ci et les perturbations.

10 Edmund Jacobson Progressive relaxation. University of Chicago Press, 1948.

11 Ingénieur mathématicien et médecin psychiatre, Claude Shannon expose ses théories mathématiques dans un rapport secret, qui sera publié après-guerre dans un article centré sur la problématique de la transmission du signal: A Mathematical Theory of Communications. Bell System Technical Journal, vol. 27, pp. 379-423 and 623-656, July and October, 1948).



partir de là, un nouveau langage à prétention universelle voit le jour, constitué d'**informations numériques organisées en code binaire** (0-1) qui possède son unité de mesure élémentaire, le *bit* (désignant le nombre de chiffres binaires nécessaires pour coder une quantité d'information), permettant de le quantifier de façon précise. Réduit par le *code binaire* à sa plus petite commune dimension possible (0-1), ce langage débouche sur une logique communicationnelle globalisante pour laquelle la nature du message lui-même n'a plus d'importance, qu'elle soit physique, biologique ou culturelle. Partant de la cybernétique, Ludwig von Bertalanffy pousse plus loin encore le déploiement de ce paradigme informationnel en affirmant que «les systèmes cybernétiques ne sont qu'un cas particulier, important bien sûr, des systèmes autorégulés». ¹² Pour lui, les *systèmes* sont partout, de l'organisme le plus simple jusqu'aux galaxies, l'univers entier étant conçu comme un enchevêtrement hiérarchique de systèmes organisés. Ce sont dès lors, tous les concepts utilisés par la physique puis par les autres sciences pour décrire le monde – l'espace, le temps, la matière, le vivant, les lois, l'économie et les relations humaines – qui sont réinterprétés à l'aune de ce nouveau langage numérique. ¹³

Une nouvelle philosophie de l'homme et de ses machines

Le développement de la physique quantique ¹⁴ associé à la cybernétique de Norbert Wiener et aux nouvelles théories mathématiques de Claude Shannon vont, au cours du XX^e siècle, envisager toute chose à partir d'un langage numérique exprimant des notions d'énergie (quantum), d'information (bit), de leur circulation et de leur transmission selon une dynamique cybernétique (contrôle des rétroactions). Si la physique quantique, discipline reine de nos sciences contemporaines, a conclu à l'impossibilité de définir «la» réalité tout en laissant grande ouverte le mystère qu'elle lui attribue, ¹⁵⁻¹⁶ la **science de l'information** propose pour sa part de la recréer, dû-t-elle être virtuelle. Sur les décombres de ce que nous croyions être la réalité, une nouvelle physique voit le jour : celle qui envisage toute chose à partir de la seule notion d'information numérique.

12 Ludwig von Bertalanffy. Théorie générale des systèmes. Dunod, Paris, 1971. P. 10.

13 Hervé Poirier. Et si tout n'était qu'information ! Dossier : Le monde existe-t-il vraiment ? Sciences & Vie, n°1057, Octobre 2005, pp.78-83.

14 Albert Einstein & Léopold Infeld. L'évolution des idées en physique - Des premiers concepts aux théories de la relativité et des quanta. Flammarion, Paris, 1983 (1936).

15 Bernard D'Espagnat. Le réel voilé. Analyse des concepts quantiques. Fayard, Paris, 1994.

16 Hervé Poirier. Aux limites de la matière, la réalité n'existe plus. Dossier : Le monde existe-t-il vraiment ? Sciences & Vie, n°1057, Octobre 2005, pp.70-77.



Au point de redéfinir temps, espace et matière.¹⁷ Partant du postulat que «nous n'avons accès à la réalité que par les informations que l'on a sur elle, l'information devient le médiateur entre le matériel et l'abstrait, entre le réel et l'idéal. C'est cette étrange substance compressible qui jaillit des objets tangibles, que ce soit un atome, une molécule d'ADN, un livre ou un piano, et qui, après des séries de transformations complexes impliquant les sens, vient se loger dans notre cerveau conscient». ¹⁸ Ainsi et du point de vue de la théorie de l'information, «une série lettres prises au hasard et un sonnet shakespearien ont la même valeur». ¹⁹ Purement mathématique et quantifiable, le langage binaire s'applique à toutes choses et abolit du même coup les frontières distinguant l'homme de l'animal ou de la chose. Ces frontières abolies permettent d'envisager le couplage, opéré par la cybernétique de Wiener, d'une faculté humaine – le *calcul* – et d'une force purement physique – l'*électricité* – afin de réaliser une machine intelligente capable de calculer, de *computer*, de mémoriser voire de penser et d'exécuter des opérations – même à distance.

Vu au travers du prisme militaro-industriel dans lequel la cybernétique prend naissance, l'ennemi et, au même titre, le pilote du système, n'apparaissent plus que sous la représentation qu'en produit le système et se réduisent aux traits d'un **émetteur/récepteur** informationnel au cœur d'un dispositif servomécanique. Lorsqu'en mars 1946 Norbert Wiener amorce, avec la fondation Macy à New-York, un cycle de rencontres devenu mythique – les *Conférences Macy*²⁰ – réunissant des représentants de toutes les disciplines scientifiques, il le fait en proposant un thème évocateur des ambitions de la cybernétique : *Feedback Mechanisms and Circular Causal in Biological and Social Systems*. Ainsi que le remarque Steve Joshua Heims,²¹ le choix de ce titre indique, à lui seul, que l'idée de réunir sous un même modèle explicatif les organismes vivants, les machines et la société était déjà solidement établie à l'époque. L'humain est ramené au statut d'émetteur/récepteur et de média par lequel circule l'information au sein d'un «espace qui n'est que relations»,²² réseaux d'interactions entre les informations, et dans un temps qui n'est que *computation* de ces mêmes informations. Ce sont du même coup

17 Hervé Poirier. Et si tout n'était qu'information ! Dossier : *Le monde existe-t-il vraiment ?* Sciences & Vie, n°1057, Octobre 2005, pp.78-83.

18 Hans Christian von Baeyer. *Information, The New Language of Science*. Harvard University Press, Harvard, 2004.

19 Lily Kay. *Who Wrote the Book of Life. A History of the Genetic Code*. Stanford University Press, Stanford, 2000. P. 99.

20 Cette série de 10 conférences constitue en fait l'authentique acte de naissance de la *cybernétique*.

21 Steve Joshua Heims. *The Cybernetics Group, 1946-1953. Constructing a Social Science for Postwar America*. Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1991. P. 7.

22 Carlo Rovelli. *Che cos'è il tempo ? Che cos'è lo spazio ?* Di Renzo Editore, Roma, 2004.



toutes les distinctions entre les choses du monde et la culture des hommes, donc entre l'homme et la machine, qui volent en éclats. Cette nouvelle catégorisation autorise ainsi Wiener à classer les *machines intelligentes* aux côtés de l'humain au sommet de la hiérarchie *cybernétique*.

Une cybernétique de l'esprit et du comportement

Wiener et ses collègues proposent un nouveau modèle épistémologique orienté exclusivement vers la définition des relations qu'entretiennent les objets avec leur environnement et dans laquelle le comportement apparaît comme «toute modification d'une réalité par rapport à son environnement». ²³ Alors que le comportementalisme (*behaviorisme*) de John Watson ²⁴ ne se fonde que sur la notion de *comportement*, Wiener préfère à cette dernière celle d'*information* qui abolit non seulement les distinctions entre l'homme et l'animal, mais également entre le vivant et la machine.

L'inscription de l'humain au sein d'une catégorie identique à celle de la machine, doublée de leur fusion opérationnelle dans le processus *servomécanique*, induit une forme de déshumanisation qui conduit le genre humain à perdre ce statut exclusif et central acquis dans la représentation humaniste ²⁵ pour ne devenir qu'un espace intermédiaire dans lequel circule l'information. Pour Norbert Wiener, «être vivant, c'est participer à un courant continu d'influences venant du monde extérieur, courant dans lequel nous ne sommes qu'un stade intermédiaire». ²⁶ Cette nouvelle vision de l'esprit et du comporte-

²³ Norbert Wiener. *Comportement, intention et téléologie*. Les études philosophique, Avril-juin 1961 (Publié en 1943 sous le titre «Behavior, Purpose and Teleology» dans *Philosophy of Science* », p. 9.

²⁴ John Watson. *Behaviorism*. W.W. Norton & Company, New York, 1925, p.12.

²⁵ L'humanisme, qui trouve ses racines dans la Renaissance, a évolué au cours des siècles. Au XVIII^e siècle, les penseurs des Lumières affirment que l'humanité de l'homme est universelle, qu'elle se trouve en chaque humain, quelles que soient ses différences (origine, milieu) ou ses particularismes (nationaux, ethniques). Au cours du XIX^e siècle, le courant romantique adoptera une position plus ambiguë sur ce point. À sa suite, les idéologies du XX^e siècle (nazisme, communismes, etc.) s'en servent finalement dans une intention funeste, sous les formes d'une sélection discriminatoire des hommes sous les traits de l'eugénisme ou de la purification des races. Après la Seconde Guerre mondiale, l'humanisme trouvera cependant une nouvelle signification à travers le mouvement existentialiste. En l'occurrence, parler d'humanisme revient à savoir conserver une vision de l'homme, libre et autonome, sans l'enfermer dans son appartenance (ethnie, religion) ou le limiter à son inconscient ou d'en faire le produit de facteurs socio-économiques.

²⁶ Norbert Wiener. *Cybernétique et société*. L'usage humain des êtres humains. UGE «10/18», Paris, 1954, p. 48.



ment exerce une profonde influence sur l'ensemble des courants philosophiques et psychologiques. Le **cognitivism**e naissant qui, à son origine, cherche à mieux explorer l'univers des significations dans la psychologie humaine, délaisse cette exploration au profit de la nouvelle notion de transmission des informations, et cela au-delà des seuls comportements observables retenus par le behaviorisme.²⁷ C'est ainsi une nouvelle combinaison qui prend forme sous l'appellation de **cognitivo-comportementalisme** et qui prend rapidement son envol, notamment dans le domaine clinique en soutenant l'espoir de parfaire une **thérapie rationnelle prédictible et efficace**.

Le nouveau paradigme informationnel amorcé par la cybernétique de Wiener franchit rapidement les frontières géographiques et intellectuelles. Il rejoint ainsi les confluent des sources philosophiques profondes de l'«**anti-humanisme**» européen (Spinoza, Nietzsche, Heidegger) avant de se laisser charrier durablement dans le courant du structuralisme. C'est dans l'univers des représentations cybernétiques que Claude Lévi-Strauss puise son modèle d'«esprit sans sujet» sur lequel repose tout son édifice théorique.²⁸ Dans son sillage, Jacques Lacan propose une nouvelle lecture de la psychanalyse qu'il souhaite débarrasser de l'empreinte biologique dont l'avait dotée Sigmund Freud.²⁹ Alors que «l'inconscient freudien est un inconscient psychique, dynamique et affectif»,³⁰ mû tout entier par la pulsion, celui de Lacan prend la forme d'une structure langagière extérieure à toute réalité physiologique. Lorsque Lacan écrit que «l'inconscient n'est pas primordial, ni l'instinctuel, et d'élémentaire il ne connaît que les éléments signifiants»,³¹ il rejoint en droite ligne Lévi-Strauss pour qui «les symboles sont plus réels que ce qu'ils symbolisent, le signifiant précède et détermine le signifié». ³² De sa niche intérieure où il sert de refuge psychique pulsionnel où l'avait situé Freud, l'inconscient lacanien devient un espace extérieur (trans-sujetif) ³³ destiné aux échanges symboli-

27 Jerome Bruner... car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle. Georg Eshel – Médecine & Hygiène, Genève, 1997, p.20.

28 Jean-Pierre Dupuy. Aux origines des sciences cognitives. La Découverte, coll. «Poche», Paris, 1999. P. 112-116.

29 Elisabeth Roudinesco. Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée. Fayard, Paris, 1993. P. 283.

30 Elisabeth Roudinesco. Pourquoi la psychanalyse? Fayard, Paris, 1999. P. 81.

31 Jacques Lacan. L'instance de la lettre dans l'inconscient. in *Écrits* 1. Seuil, Paris, 1966. P. 281.

32 Claude Lévi-Strauss. Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss. In Marcel Mauss. *Sociologie et anthropologie*. PUF, Paris, 1966. P. XXII.

33 Cette subjectivité «transindividuelle» pourrait se définir comme «systèmes organisés de symboles» – Jacques Lacan. Le séminaire II: Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Seuil – Coll. «Points», Paris, 1978, p. 56.



ques. Pour Lacan, «cette extériorité du symbolique par rapport à l'homme est la notion même d'inconscient».³⁴ Il va même jusqu'à sceller son raisonnement du sceau de la cybernétique³⁵ en affirmant que «c'est en tant qu'il est engagé dans un jeu de symboles (...) que l'homme est un sujet décentré. Eh bien, c'est avec ce même jeu, ce même monde, que la machine est construite. Les machines les plus compliquées ne sont faites qu'avec des paroles.»³⁶

D'une écologie sociale de l'esprit aux fondements d'une nouvelle psychiatrie

Au cœur de ce mouvement «*anti-humaniste*», nous assistons à une véritable destitution du sujet comme centre opérationnel de l'existence ou du monde. Cette notion finalement très mécaniste de l'homme issue de l'ingénierie de la communication est cependant remise en question par certains anthropologues. Ainsi Ray Birdwhistell lui reproche-t-il d'être utilisée à mauvais escient par les sciences humaines: «La théorie de l'information peut s'appliquer à l'étude de la transmission de messages mais non à celle de la communication entre les hommes».³⁷ Selon lui, le modèle est incapable de rendre compte de phénomènes complexes, telles l'enculturation ou la socialisation – c'est-à-dire l'acquisition progressive des rôles et statuts de membre d'une culture et d'une société – comme il ne peut rendre compte de la créativité et de la nouveauté.³⁸ Suivant et étudiant les travaux de Birdwhistell, tout en étant une des figures de proue du groupe Macy, l'anthropologue Gregory Bateson propose d'aller au-delà de cette impasse, en transposant les concepts cybernétiques dans une dimension sociale, aboutissant à une **représentation purement communicationnelle de la société**. Ses observations et ses réflexions le conduisent à poser les bases d'une théorie de la communication et, notamment, son concept bien connu de la *double contrainte* (*double bind*).³⁹

34 Jacques Lacan. Situation de la psychanalyse et formation de psychanalyste en 1956. in *Ecrits 2*. Seuil, Paris, 1971, p. 20.

35 Dès la première rencontre de Macy en mars 1946, Wiener ne critique-t-il pas déjà la notion freudienne de *libido*, tout en proposant de la remplacer par celle d'*information*, plus apte selon lui à rendre compte des phénomènes psychiques (S.J. Heims op.cit)

36 Jacques Lacan. Le séminaire II: Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Seuil – Coll. «Points», Paris, 1978, p. 43.

37 Ray L. Birdwhistell. *The Language of the Body: The Natural Environment of Words*. In Silverstein Albert (ed.). *Human Communication: Theoretical Explorations*. John Wiley, New York, 1974, pp. 203-220, p. 207.

38 Yves Winkin. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. De Boeck Université, Paris, 1996, p. 65.

39 Yves Winkin (dir.). *La nouvelle communication*. Seuil – collection «Points Essais», Paris, 1981. Pp. 31-34.



Personnage déterminant de la pensée occidentale de l'après-guerre, Bateson est considéré comme l'homme de la seconde Renaissance.⁴⁰ Participant actif des conférences de Macy de 1942 à 1953, il défend avec conviction l'universalisme de la cybernétique, tout en se disant lui-même profondément humaniste. Il est également l'initiateur d'un réseau informel qu'il a appelé le *collège invisible*, constitué de personnes venant d'horizons différents s'engageant dans un *réseau* d'échanges et de réflexions. Ce réseau réunit notamment autour de Bateson les anthropologues Ray Birdwhistell et Edward Hall, le médecin Albert Schefflen, le sociologue Erving Goffman et l'épouse de Bateson, l'anthropologue Margaret Mead. Regrettant toute sa vie d'avoir participé en tant que militaire anthropologue à la désinformation de l'armée japonaise⁴¹ dans le Pacifique Sud, Bateson dit avoir été marqué et dégoûté par les horreurs de la guerre. Ainsi, et bien qu'ardent défenseur du nouveau paradigme informationnel amorcé par la cybernétique, il y affiche d'emblée sa méfiance, voire son hostilité, pour toute forme de manipulation humaine.

S'opposant au concept moderne de l'individu et aux théories de l'individualisme, Bateson fonde plutôt son approche sur l'interdépendance des individus à l'intérieur du système. Il place ainsi l'esprit non pas uniquement dans l'individu, mais également dans son contexte: «L'esprit individuel est immanent, mais pas seulement dans le corps. Il est immanent également dans les voies et les messages extérieurs au corps (...). Il existe également un esprit plus vaste, dont l'esprit n'est qu'un sous-système. Cet esprit est comparable à Dieu (...) mais n'en est pas moins immanent à l'ensemble interconnecté formé par le système social et l'écologie planétaire.»⁴² Détournant ainsi son regard sur ce qui se passerait *dans* l'individu, il s'intéresse au partage de *codes référentiels* communs *entre les êtres*. Il ramène ainsi ces codes à la totalité des contenus culturels et organisationnels. Bateson insiste cependant sur la dimension contextuelle des échanges communicationnels. Échanges qui se fondent selon lui sur une double fonction des messages: celle relative au **contenu** à proprement parler, mais aussi celle qui est liée à son **contexte**. Nommée «*métacommunication*», cette seconde fonction est la plus déterminante puisqu'elle conditionne le décodage des messages. Renvoyant à l'ensemble des indices et des propositions qu'un message véhicule sur son propre système de codage et sur le type de relation existant entre les communicants,

40 Jean-Jacques Wittezaele et Maria-Teresa Garcia. À la recherche de l'école de Palo Alto. Seuil, Paris, 1992. P. 29.

41 Cette expérience suscita sans doute chez Gregory Bateson cette méfiance qu'il exprimait à l'égard de toute forme de manipulation. Jean-Jacques Wittezaele et Maria-Teresa Garcia. À la recherche de l'école de Palo Alto. Seuil, Paris, 1992. P. 53.

42 Gregory Bateson. Forme, substance et immanence. Dans Vers une écologie de l'esprit – tome 1. Seuil, Paris, 1977. P. 209.



elle constitue la condition de possibilité de toute communication humaine.⁴³ Généralement inconsciente, la métacommunication est présente dans tout échange informationnel puisque, selon la formule de Bateson, le simple fait de communiquer sous-tend l'énoncé explicite : « nous sommes en train de communiquer ».⁴⁴

Déterminé par les codes communicationnels qui le traversent, l'être batesonien se présente plutôt comme un être réversible, dépourvu de toute intériorité et constamment en lien avec son environnement social. Déterminé par son contexte, il est entièrement tourné vers celui-ci dans une dynamique communicationnelle adaptative face à laquelle son autonomie ne peut résulter que de son aptitude à l'apprentissage. Les travaux de Bateson marquent profondément non seulement l'anthropologie du XX^e siècle, mais également la psychiatrie et cela plus particulièrement dès la publication, en 1951, de l'ouvrage qu'il co-écrit avec Jurgen Ruesch : *Communication : The Social Matrix of Psychiatry*.⁴⁵ Bateson renverse la perspective psychologique de la psychiatrie traditionnelle pour la faire basculer du côté de la communication. Suivant la logique cybernétique, l'objet privilégié de la psychiatrie devient, sous la plume des deux auteurs, la communication interactionnelle. Dans cette nouvelle perspective psychiatrique, « **le patient** n'est plus un individu-monade, mais plutôt **un système de relations perturbées** » ;⁴⁶ le levier d'influence de l'intervention psychiatrique reposerait sur la prise de conscience des codes communicationnels et contextuels, en favorisant une amélioration du système de communication. Rejetant le concept de maladie mentale, c'est désormais en termes de dysfonctionnement communicationnel qu'il aborde des problèmes comme la schizophrénie. La scission survenant entre la perception du patient et celle de son entourage est interprétée comme le résultat d'une confusion des niveaux propositionnels.⁴⁷

Un étrange paradoxe : l'insistance individualiste au cœur d'une anthropologie communicationnelle

Le courant anthropologique issu du paradigme informationnel a donné une place à la complexité du vivant et de l'homme, en l'insérant dans une dimension systémique et relationnelle hypercomplexe, offrant du même coup

43 Gregory Bateson et Jurgen Ruesch. *Communication et société*. Seuil, Paris, 1988. P. 258.

44 Gregory Bateson et Jurgen Ruesch. *Communication et société*. Seuil, Paris, 1988. P. 242.

45 Gregory Bateson et Jurgen Ruesch. *Communication et société*. Seuil, Paris, 1988.

46 Gregory Bateson et Jurgen Ruesch. *Communication et société*. Seuil, Paris, 1988, pp. 10-12.

47 Céline Lafontaine. *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*. Seuil, Paris, 2004, p.71.



une réponse différenciée à l'inexorable dérive «machinistique» et donc dés-humanisante du développement de la cybernétique. Or l'évolution des applications en sciences humaines du courant cybernétique informationnel montre, paradoxalement, que l'ajustement humanisant développé par Bateson n'a eu qu'un timide impact. En effet, dans le domaine des sciences humaines, ce sont surtout, au bout du compte, des applications centrées sur des modèles personnalistes, voire individualistes et naturalistes, qui se sont développées, et cela plus particulièrement dans les champs de la santé mentale, de la psychologie et plus tard des neurosciences. Il est intéressant, à ce stade de notre réflexion, de mieux comprendre les enjeux de ce curieux paradoxe qui a conduit les sciences psychologiques à passer à l'avant-plan des sciences humaines.⁴⁸

Dans la définition qu'en donne Wiener, la cybernétique se présente d'abord comme une *science de l'«esprit»* et du «comportement» dont l'ultime but est de reproduire artificiellement l'intelligence humaine. Cette orientation originelle de la cybernétique transparait déjà dans la part importante des thèmes concernant les sciences humaines dans le programme des *conférences Macy* qui en fut le creuset. La valorisation du statut des sciences humaines et sociales à la suite de leur contribution à l'effort de guerre et les réponses qu'elles purent donner aux inquiétudes de l'époque expliquent sans doute également leur présence importante dans ce groupe. Mais, en regard de l'évolution des théories et des concepts de la cybernétique, ce sont paradoxalement les psychologues et psychiatres qui représentent de loin le plus grand groupe de représentants des sciences humaines (par rapport aux anthropologues, sociologues et philosophes). Ainsi, et dès son origine, le mouvement de la cybernétique se trouve confronté à une tension paradoxale entre un développement conceptuel purement communicationnel, de dimension sociale, vidant de son sens la notion d'intériorité ou de psychisme individuel, et la pression culturelle nord-américaine défendant des valeurs individualistes d'autant plus fortes qu'elles visent à contrecarrer la vision socialisante du marxisme communiste. Cette **vision obstinément individualisante de l'être communicationnel, associée à la rhétorique du contrôle et de la télécommande** constitutive de la cybernétique, va donner un nouveau souffle à l'art, aussi ancien que l'humanité, de la **manipulation des êtres par l'homme et des populations par les états.**⁴⁹⁻⁵¹

48 Steve Joshua Heims. *The Cybernetics Group, 1946-1953. Constructing a Social Science for Postwar America.* Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1991. P. 82.

49 Machiavel. *Le Prince.* Nathan, Paris, 1982.

50 Jacques Derrida. *Le loup oublié de Machiavel.* *Le Monde Diplomatique*, septembre 2008, p.3.

51 Noam Chomsky. *Rogue states. The Rule of Force in World Affairs.* South End Press, Cambridge Massachusetts, 2000, pp.6-7.



L'information : une préoccupation majeure de la société de l'après-guerre

Aux Etats-Unis, les enjeux scientifiques militaro-industriels de la Seconde Guerre puis de la Guerre Froide dépassent largement le seul domaine des sciences techniques de l'armement. Les spécialistes en sciences humaines furent, en effet, largement mobilisés par le gouvernement à des fins de propagande et de recherche, puis, dès la fin des années quarante, afin de combattre la propagation du communisme. L'anthropologue Gregory Bateson est, par exemple, enrôlé durant la Seconde Guerre mondiale dans des missions de désinformation de l'armée japonaise, tout comme Margaret Mead l'est durant la Guerre froide pour étudier les faiblesses et les vulnérabilités du système soviétique et identifier les risques de frictions culturelles entre les Etats-Unis et certains pays étrangers.⁵² L'idée qu'une contamination mentale par des informations politiques puisse se répandre dans les sociétés occidentales, devient une préoccupation socioculturelle majeure. Celle-ci s'exprime déjà dès les années quarante dans des nouvelles telles que *Darkness at Noon*, d'Arthur Koestler, en 1940 ou *1984* de George Orwell en 1949. La société américaine vit avec la conviction que les puissances communistes comme l'Union Soviétique ou la Chine disposeraient de techniques et de moyens permettant de pénétrer l'esprit des gens et de les manipuler. Dans le contexte des violences extrêmes perpétrées par les belligérants des guerres successives ravageant l'Asie du Sud-Est durant cette période,⁵³ le pays se prend de panique lorsqu'en 1950 se répand la rumeur selon laquelle, en Corée, les Rouges disposeraient d'une troupe de spécialistes du *brainwashing* ou «lavage de cerveau», se servant de techniques spéciales, de drogues ou de *l'hypnotisme*. Le but ultime de ces troupes spéciales serait la conquête de l'Amérique pour la soumettre à l'empire d'un nouvel ordre mondial. Amorcée en 1950 par un article du *Miami News*,⁵⁴ cette rumeur s'amplifia au point de trouver écho au sein de la communauté scientifique. Le colonel Elspeth Cameron Ritchie la développe dans la revue scientifique *Military Medicine* en affirmant qu'une armée de zombies espions, composée de militaires américains anciens prisonniers des Rouges ayant subi un «*lavage de cerveau*», est en train d'infiltrer efficacement le pays. En 1954 le psychologue hollandais Joost A.M. Meerloo écrit dans le *New York Times Magazine* que «les pays totalitaires exploitent les connaissances sur le

52 Steve Joshua Heims. *The Cybernetics Group, 1946-1953. Constructing a Social Science for Postwar America*. Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1991. P. 7.

53 Stéphane Audoin-Rouzeau. Silence on tue! *Sciences Humaines*. N°194, juin 2008.

54 Edward Hunter. *Brainwashing – Tactics Force Chinese Into Ranks of Communist Party*. *Miami News*, 1950 – cité dans Tim Weiner. *Brainwashing: The Lessons Not Learned*. *New-York Times – Le Monde*, Saturday, July 12, 2008.



fonctionnement mental pour parvenir à leurs fins. Ils appliquent des techniques pavloviennes – de manière plus complexe et plus subtile – pour induire des réflexes conditionnés de soumission mentale et politique chez les personnes placées sous leur pouvoir». ⁵⁵ Connaître et acquérir les nouvelles techniques de manipulation mentale, dont les Rouges seraient les détenteurs, afin de déjouer la possible invasion d'agents doubles, devient un objectif prioritaire pour les Etats-Unis. Des prisons clandestines sont créées hors des Etats-Unis, dans des pays occupés comme l'Allemagne, le Japon ou la zone du canal de Panama afin de mener à bien des expériences sur des êtres humains, sur lesquels sont testées des techniques d'interrogatoire spéciales et de lavage de cerveau, ⁵⁶ de nouvelles drogues comme le L.S.D. ou des manipulations relationnelles comprenant les menaces de mort, l'humiliation, la privation de sommeil et l'*hypnose*. ⁵⁷

Cette **obsession pour tout ce qui touche à la manipulation des informations mentales des individus** se mêle étroitement au déploiement sans précédent du nouveau paradigme informationnel porté par la cybernétique. En effet, cette dernière marque non seulement de son empreinte les sciences techniques, mais provoque également un véritable **saut épistémologique dans la psychologie et les sciences du comportement** humain. Jusque-là, ces dernières se fondaient uniquement sur un principe dynamique unidirectionnel allant de l'*action* à la *réaction* ⁵⁸ ou celui de la simple réponse *réflexe*. ⁵⁹ L'introduction de la dynamique rétroactive de l'information proposée par la cybernétique de Wiener introduit la possibilité de **modifier et de contrôler** le rapport stimulus-réponse en fonction des données apprises – apprentissage rétroactif – et des buts poursuivis. ⁶⁰ Contrôle et influence de la circula-

55 Tim Weiner. Brainwashing: The Lessons Not Learned. New-York Times – Le Monde, Saturday, July 12, 2008.

56 Un manuel sur l'usage des techniques spéciales d'interrogatoire rédigé en 1957 par Albert D. Biderman a récemment fait reparler de lui car il a été intégré in extenso dans le manuel conçu pour les prisonniers de la guerre contre le terrorisme à Gantánamo en 2002... et cela bien que son auteur ait à cette occasion rappelé que, expérience faite, ces techniques (que l'on attribuait alors aux Rouges) ne sont rien d'autre que des techniques ordinaires de terreur qui sont inefficaces puisqu'elles ne servent qu'à «extorquer de fausses confessions». Les meilleurs experts américains en la matière avaient du reste déjà conclu en 1960 qu'il n'existe aucune arme secrète susceptible de contrôler l'esprit humain. (Tim Weiner op.cit.)

57 Tim Weiner. Legacy of Ashes: The History of the C.I.A. New York, Paperback, 2008.

58 Jean Starobinski. Action et réaction. Vie et aventures d'un couple. Paris, Le Seuil 1999.

59 Marcel Gauchet. L'inconscient cérébral. Paris, Le Seuil 1992.

60 Jean-Pierre Dupuy. Aux origines des sciences cognitives. La Découverte, coll. «Poche», Paris, 1999. P. 37.



tion des informations dans l'esprit comme dans le comportement humain permettent dès lors toutes les déclinaisons possibles, allant du *contrôle de l'autre* au *contrôle de soi*.

Une ingénierie politique de la santé mentale

L'épistémologie *cybernétique*, s'exprimant notamment par l'idée du contrôle de l'autre comme de soi en influençant la circulation des informations, aboutit au présupposé selon lequel en influençant et transformant les individus on influence et transforme la société. Le groupe Macy propose une application politique pragmatique des modèles théoriques qu'il élabore durant ses conférences en militant pour une promotion de la santé mentale comme condition de la paix mondiale. Engagement qui détermine l'implication significative du groupe dans la naissance du ***mouvement pour la santé mentale***. Trois de ses membres cybernéticiens se sont ainsi particulièrement impliqués dans le développement et la diffusion d'un discours axé sur la santé mentale dans l'immédiate après-guerre en créant, en 1948, la *World Federation for Mental Health*. Ce sont l'anthropologue Margaret Mead, le psychosociologue Lawrence Frank et le médecin Frank Fremont-Smith. Le climat régnant durant l'après-guerre mondiale et la guerre de Corée induit suspicion collective et conservatisme, rendant le retour des milliers de soldats blessés ou traumatisés particulièrement difficile.⁶¹ Le discours neutre, d'apparence apolitique et individualisant véhiculé par la notion de santé mentale trouve efficacement sa place dans ce contexte. Et cette nouvelle fédération ne manque pas de devenir l'un des plus puissants organismes destinés à promouvoir la santé mentale sur le plan international. Elle vise la mise sur pied de programmes politiques d'éducation et de prévention selon **une véritable logique d'ingénierie sociale,⁶² visant à influencer l'individu afin qu'il prenne le contrôle de lui-même et se responsabilise**. Dans le contexte politique de la Guerre Froide, elle propose une rhétorique par laquelle les problèmes sociaux s'expriment en termes de troubles d'adaptation de la personne et de contrôle de soi. Prenant le contre-pied de la doctrine marxiste de la domination et de la lutte des classes sociales,⁶³ cette perspective donne une réponse très attendue par la société américaine qui craint alors l'influence grandissante du marxisme. Elle donne aux Etats-Unis les bases conceptuelles d'une vaste campagne idéologique en faveur de la santé mentale et fait du même coup de la psycho-

61 Tim Weiner. *Brainwashing: The Lessons Not Learned*. New-York Times – Le Monde, Saturday, July 12, 2008.

62 Steve Joshua Heims. *The Cybernetics Group, 1946-1953. Constructing a Social Science for Postwar America*. Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1991. P. 66-67.

63 Céline Lafontaine. *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*. Seuil, Paris, 2004, p.62.



logie une discipline charnière des sciences humaines. Selon l'historien Steve Joshua Heims,⁶⁴ les effectifs de l'*American Psychological Association* sont passés de 2600 à 4000 membres durant la guerre à 12 000 en 1960.

Une ingénierie de la psychothérapie

En 1952, Gregory Bateson obtient de la fondation Rockefeller le financement d'une étude portant sur le *paradoxe de l'abstraction dans la communication*. Étude qu'il mène à Palo Alto avec une équipe composée de l'étudiant en communication Jay Haley, de l'étudiant en psychiatrie William Fry et de l'anthropologue John Weakland. L'équipe s'intéresse notamment à l'humour, au zen et à l'*hypnose*, en particulier celle que pratique le psychiatre Milton Erickson. Autre émanation du groupe Macy mise en œuvre par Bateson, **le centre d'étude de Palo Alto s'oriente rapidement vers l'application des théories cybernétiques à la communication humaine**. Ainsi que nous l'avons vu précédemment, Bateson consacre tout son travail à l'élaboration d'une véritable écologie relationnelle. En 1959, au cœur même de ce centre, Don Jackson fonde, avec Virginia Satir et Jules Riskin, le *Mental Research Institute* (MRI) dans le but d'étudier les implications thérapeutiques de cette approche. Le MRI s'intéresse surtout aux moyens, d'abord chimiques puis relationnels, visant à **influencer et manipuler la communication**. Paul Watzlawick, Richard Fisch, Jay Haley et John Weakland rejoignent rapidement le MRI alors que Bateson quitte quant à lui définitivement Palo Alto en 1963. En 1965, Richard Fisch crée le **Centre de thérapie brève** au sein du MRI. Il est rejoint par Watzlawick et Weakland qui y travailleront jusqu'à leur mort. Watzlawick, Weakland et Fisch développent l'approche clinique de Palo Alto, modèle d'intervention *classique* de la thérapie brève.⁶⁵

Prolongeant les postulats énoncés par le groupe Macy, le MRI puis le Centre de thérapie brève de Palo Alto se fondent sur une approche centrée sur les capacités mentales des individus, leurs aptitudes communicationnelles, leurs facultés d'adaptation à l'environnement et de décodage des informations qu'ils perçoivent. Pour Paul Watzlawick, «nous sommes constamment engagés dans les allées et venues d'une communication dont nous ne savons rien, mais qui fait beaucoup pour nous déterminer».⁶⁶ Pour lui l'évolution de l'individu dans la société dépend essentiellement de la structuration incons-

64 Steve Joshua Heims. *The Cybernetics Group, 1946-1953. Constructing a Social Science for Postwar America*. Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1991. P. 7.

65 Paul Watzlawick, John Weakland & Richard Fisch. *Changement, paradoxes et psychothérapies*. Seuil, Paris, 1975.

66 Paul Watzlawick. *La Réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication*. Seuil – collection «Points Essais», Paris, 1978.



ciente de son système de perception et de codage, autant que de la façon qu'il a d'émettre et de recevoir l'information. Le sens et les significations d'un message n'ont de valeur qu'en fonction du degré d'adaptation de la personne au contexte culturel de référence. Le contexte social est réduit au seul statut d'illusion perceptive, et l'individu est mû à son propre insu par la circulation des informations dans son système neurosensoriel.⁶⁷ Watzlawick développe à ce titre **une véritable dialectique de l'influence suggestive mise en acte à l'aide de manipulations communicationnelles et langagières, visant le système neurosensoriel des individus**. Cette dialectique produit nombre de méthodes allant de l'utilisation de jeux de mots et d'aphorismes à celle d'injonctions,⁶⁸ en passant par les suggestions paradoxales, les techniques de confusion communicationnelle ou de manipulation par la communication. L'école de Palo Alto va offrir tout **un ensemble de recettes de communication** à appliquer dans le cadre thérapeutique ou, avec le développement de la Programmation Neurolinguistique – PNL – pour le démarchage commercial.⁶⁹

Selon Céline Lafontaine,⁷⁰ Watzlawick pousse plus loin encore l'application des postulats cybernétiques, en concentrant une partie de ses recherches sur les aspects inconscients de la communication humaine, notamment en accordant un rôle déterminant à la **communication dite non verbale**. Il récupère, à cet effet, une bonne partie des travaux réalisés par Birdwhistell⁷¹ sur la gestuelle, et cela même si ce dernier a estimé illusoire de répertorier la gestualité pour en faire une catégorisation interprétative. Birdwhistell réagit même vigoureusement à cette notion en écrivant : «Je ne fais pas simplement de l'esprit lorsque je dis que parler de communication non verbale est comme parler de physiologie non cardiaque, quand je dis que la physiologie, non l'anatomie, est le modèle essentiel. Le foie n'est un foie que sur la table de dissection de l'anatomiste. C'est la partie d'un cadavre, insuffisante pour une fonction vitale.»⁷² Birdwhistell ne saurait adhérer à une vision réduisant à ce point le

67 Paul Watzlawick. La Réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication. Seuil – collection «Points Essais», Paris, 1978.

68 Paul Watzlawick. Le langage du changement. Seuil – collection «Points Essais», Paris, 1980. P. 139.

69 Valérie Brunel. Les managers de l'âme. Le développement personnel en entreprise, nouvelle politique de pouvoir ? La Découverte – collection «Entreprise & Société», Paris, 2004.

70 Céline Lafontaine. L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine. Seuil, Paris, 2004, p.84.

71 Ray Birdwhistell. Introduction to Kinesics. University of Kentucky Press, Louisville, 1952.

72 Ray Birdwhistell. Un exercice de kinésique et de linguistique : la scène de la cigarette. In Yves Winkin (dir.). La nouvelle communication. Seuil – collection «Points Essais», Paris, 1981, pp. 160-190.



contexte et la personne, et qui ne s'adresse plus qu'à un organe neurosensoriel. Il replace ainsi la communication dans un *tout* social et anthropologique: «Un individu ne communique pas; il prend part à une communication ou il en devient un élément. Il peut bouger, faire du bruit... mais il ne communique pas. Il peut entendre, sentir, goûter et toucher, mais il ne communique pas. En d'autres termes, il n'est pas auteur de la communication, il y participe.»⁷³ Les réserves claires exprimées par Birdwhistell n'ont cependant pas empêché que ses travaux soient largement récupérés, notamment par l'école de Palo Alto, sous la forme de recettes souvent utilisées à des fins lucratives, sans précaution ni caution scientifique, comme l'ont fait la PNL, la *synergologie* ou la *gestuologie*.

Les paradigmes donnant forme à la relation humaine contemporaine

Biologie cybernétique

Abolissant les frontières entre les objets et les êtres, entre l'esprit et le corps, entre l'homme et l'animal, le paradigme informationnel numérique de la cybernétique et de la systémique offre aux scientifiques un univers de nouvelles recombinaisons et de nouveaux possibles. Erwin Laszlo écrit ainsi que «la différence entre César et le chimpanzé n'est pas une différence de substance mais de structuration relationnelle de la substance».⁷⁴ Ramenée à une dimension unifiée, l'information numérique peut être mise en circulation entre les êtres et les choses. Une seule et même structure explicative s'impose de l'ADN aux systèmes sociaux: *celle des transferts informationnels*. «hénomènes de communication, qu'ils soient sans conscience ni sujet au niveau de l'ADN et des gènes; qu'ils fassent intervenir les sujets parlants dont s'occupe la linguistique; qu'enfin ils passent en dehors de la conscience desdits sujets au niveau des groupes ou sociétés».⁷⁵ François Jacob interprète même l'analogie entre le code génétique et le langage humain comme l'indice d'**une universalité structurelle du modèle informationnel** alors que l'idée d'un programme génétique, d'une grammaire de la vie contenue dans l'ADN, s'installe au cœur des recherches en biologie moléculaire.⁷⁶

73 Cité par Paul Watzlawick. Une logique de la communication. Seuil, Paris, 1972, p. 68.

74 Erwin Laszlo. Le systémisme: une vision nouvelle du monde. Pergamon Press, Paris, 1981, p. 13.

75 Vivre et parler. Les lettres françaises, n° 1221, semaine du 14 au 20 février, 1968, p.1.

76 Lily Kay. Who Wrote the Book of Life? A History of the Genetic Code. Stanford University Press, California, 2000.



Dans le champ scientifique, le paradigme *informationnel* de la *cybernétique* et ses différents développements systémiques, comme ceux d'Henri Atlan sur l'auto-régulation⁷⁷ ou de Francisco Varela et Humberto Maturana sur l'autopoïèse,⁷⁸ ouvrent la voie à une conception unifiée des systèmes complexes et organisés tels que les propose Edgar Morin⁷⁹ et stimulent un nombre incroyable d'applications dont la plupart vivent actuellement leur apogée. Une nouvelle biologie a vu le jour en faisant appel aux notions d'information, de communication, de code, de message et de programme pour illustrer les principes physico-chimiques de l'organisation cellulaire. La biologie a ainsi pu se concevoir dans un système informationnel d'interactions moléculaires à partir duquel les processus cellulaires s'organisent. À partir de là, toutes les combinaisons et recombinaisons sont tentées entre la génétique, la neurologie, l'immunologie, les sciences humaines et sociales, et avec elles également toutes les spéculations et dérives possibles.

L'esprit: une machine naturelle

Mêlant machines, techniques, sciences et psychologies du comportement, la cybernétique puis les sciences cognitives vont peu à peu poser le cadre d'une nouvelle biologie du cerveau qui prétend être tout autant une philosophie de l'esprit. Alliage qui produit à la fois **une naturalisation et une réification de l'esprit et de l'individu**. Le développement des neurosciences illustre bien cette évolution. Les innovations techniques de l'imagerie cérébrale, de la biologie moléculaire, de la génétique et de la bio-informatique conduisent à proposer une biologie de l'esprit, c'est-à-dire une biologie de l'homme agissant et pensant qui se démontre expérimentalement en laboratoire, où les chercheurs associent les fonctions mentales les plus diverses au fonctionnement de circuits de cellules nerveuses localisées dans les aires cérébrales. La mise en évidence d'activités cérébrales en lien avec les expériences émotionnelles, et plus récemment encore avec celle de l'*empathie* et du *cerveau social*, donne des ailes aux neurosciences actuelles, qui se sentent légitimées à prétendre expliquer jusqu'au fonctionnement social de notre société. Elles se prêtent ainsi à cautionner toutes sortes de pratiques allant de la *neurophilosophie*, en passant par la *neurothéologie* qui montre, IRM à l'appui, que Dieu entre directement en liaison avec l'homme par le cortex pariétal inférieur droit, le *neurodroit* et ses nouveaux détecteurs de mensonges

77 Henri Atlan. *Entre le cristal et la fumée*. Seuil, Paris, 1979.

78 Francisco Varela et Humberto Maturana. *L'arbre de la connaissance: racines biologiques de la compréhension humaine*. Addison-Wesley, Paris, 1994.

79 Edgar Morin. *Le paradigme perdu: la nature humaine*. Seuil, Paris, 1973. P. 25-30.



par PET-scan, à la *neuroéconomie* qui s'affuble aujourd'hui le label de nouvelle *discipline* de conduite de la bourse.

La dilution du noyau de l'être

La diffusion du paradigme informationnel, dans tous les champs de notre société, a conduit à l'expulsion progressive de l'individu de son espace interne tout en l'assignant à n'être qu'un simple «réacteur» s'adaptant à son environnement.⁸⁰ L'esprit subjectif (du *sujet*) a finalement cédé sa place aux spéculations du regard objectivant de la science pour laquelle il devient un *objet naturel* soumis au regard des experts. Jean Decety affirme ainsi que «sur le plan épistémologique, la naturalisation de la subjectivité, loin de déshumaniser la psychologie (clinique et psychopathologique) comme certains le craignent, apporte des éléments objectifs».⁸¹ D'obédience darwinienne, Daniel Dennett propose également d'occuper l'espace laissé vacant par la subjectivité. À la fiction cartésienne d'un «*moi total*» qui, tel un spectateur désincarné de notre vie mentale, serait capable de donner un point de vue unique et continu qui coïnciderait avec ce qu'on appelle la *conscience* ou *l'expérience intime* – et qui serait au fond ce à quoi je me réfère lorsque je fais usage des mots «*je*» ou «*moi*» – Dennett⁸² substitue son modèle de la *célebrité cérébrale*: au lieu de devoir rejoindre une quelconque scène privilégiée pour devenir conscients, les contenus cérébraux d'abord inconscients «peuvent remporter quelque chose qui ressemble plutôt à ce qu'est la notoriété, dans une lutte avec d'autres contenus eux-mêmes en quête de notoriété (ou potentiellement en passe de le devenir)». Chez Dennett, pas de roi ou de *contrôleur officiel des programmes de la télévision d'Etat* dans le cerveau, mais **des populations de machines neuronales et de processus entretenant, au hasard, des relations plus démocratiques, en fait quelque peu anarchistes**. Philosophie de la conscience, dont s'accommodent facilement les neurosciences qui développent de plus en plus de prothèses cérébrales informatiques à implanter directement dans le système nerveux.⁸³

Le même grand écart s'exprime aujourd'hui quant à la notion d'identité des individus. Fragmentée, selon Marvin Minsky,⁸⁴ en facettes plurielles de

80 Philippe Breton. *L'utopie de la communication*. La Découverte, Paris, 1995, p. 48.

81 Jean Decety. *Naturaliser l'empathie*. L'Encéphale, XXVIII, 2002, p. 18.

82 Daniel C. Dennett. *De beaux rêves*. Obstacles philosophiques à une science de la conscience. Ed. de l'Eclat, Paris, 2008.

83 Jean-Louis Pautrat. *Des puces, des cerveaux et des hommes*. Fayard, Paris, 2008.

84 Marvin Minsky. *La société de l'esprit*. Interéditions, Paris, 1988 (1986).



petits automates ou d'aptitudes sociales selon Bernard Lahire,⁸⁵ façonnée par les flux communicationnels des codes culturels la traversant selon Bateson⁸⁶ ou, comme l'évoque Michel Maffesoli,⁸⁷ évoluant dans un *nomadisme identitaire* au sein de nouvelles *tribus urbaines*, cette **identité incertaine** est en même temps **réduite à un objet naturel** dont le seul témoin fiable serait l'Acide Désoxyribonucléique – ADN. Et si l'ADN intéresse tant les généticiens et l'industrie génomique, ce n'est bien sûr pas pour ses propriétés physico-chimiques, mais bien pour l'information qu'il contient. C'est-à-dire la séquence de ses constituants internes, les nucléotides, dont l'ordre détermine le message moléculaire de la vie. Synonyme de l'individu qui le porte, l'ADN nourrit aujourd'hui un imaginaire foisonnant... au point de devenir l'équivalent d'un nouvel *Homunculus*, cet être préformé que les savants à la fin du XII^e siècle croyaient trouver dans la semence masculine et dont le développement aboutissait, selon eux, à l'enfant. Sous le slogan «*Donnez-moi votre ADN, je vous dirai qui vous êtes!*» et justifiant son intérêt au nom du patrimoine humain naturel collectif que représenteraient ces informations, l'industrie technoscientifique cherche à accéder à cette molécule au sein même de l'intimité de la personne. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis, de grandes firmes de communication telle que *Navigenics* proposent de «faire passer la médecine d'une pratique de soins aux malades à une pratique d'évitement des maladies par détection précoce des personnes susceptibles de développer des maladies».⁸⁸ En d'autres termes, la faire passer d'une pratique destinée à des personnes malades à une autre pratique qui s'occuperait de maladies en tant qu'objet de l'industrie biomédicale. Ou alors, pour la firme *23andme* de permettre aux individus d'être de véritables acteurs de leur santé en **combinant la puissance d'Internet et celle de la génétique**. Il s'agit en d'autres termes de faire miroiter à l'utilisateur l'accès au contrôle de sa propre information par la machine internet et la possibilité de contourner la rencontre avec un soignant humain. Nous reconnaissons bien là l'expression de l'évolution de l'idéologie médicale et de la santé au cours de ces cinquante dernières années telle que la décrit Petr Skrabanek.⁸⁹ Une médecine qui quitte progressivement son éthique traditionnelle de l'assistance à la personne souffrante pour prendre les allures d'une «*science de la santé*» qui prétend être capable, **grâce**

85 Gilles Deleuze et Félix Guattari. Mille plateaux. Editions de Minuit, Paris, 1981. P. 194.

86 Gregory Bateson et Jurgen Ruesch. Communication et société. Seuil, Paris, 1988.

87 Michel Maffesoli. Du nomadisme. Vagabondages initiatiques. LGF, coll. «Le livre de poche», Paris, 1997.

88 Catherine Bourgain. Génétique personnalisée sur Internet. Le Monde Diplomatique, juin 2008, pp. 17-21.

89 Petr Skrabanek. La fin de la médecine à visage humain. Odile Jacob, Paris, 1995.



aux machines, de prédire la santé et la maladie, d'en contrôler l'évolution et qui s'autorise, à ce titre, **d'imposer des normes** comportementales auxquelles chaque citoyen doit se conformer.

Culture de la communication

Si l'avènement de la cybernétique semble être une seconde Renaissance, cela tient certainement à la force attractive de ce nouveau paradigme et à **l'effet qu'il exerce sur l'imaginaire collectif en permettant la réalisation technique de rêves** aussi anciens que l'influence à distance, la télécommande, la perception au travers de la matière, la communication avec le cosmos, la création de mondes virtuels, d'êtres hybrides, de machines intelligentes, de robots et de cyborgs, sans parler de l'exploration de la possibilité d'atteindre techniquement l'immortalité.⁹⁰ Autant de rêves aussi vieux que l'humanité, réalisés d'un seul tenant grâce à une seule formule : la boucle informationnelle rétroactive ! Ce potentiel onirique de la cybernétique explique certainement la rapidité et l'ampleur de son imprégnation dans les moindres recoins de notre univers occidental en ce début de XXI^e siècle. L'information, son langage numérique et sa dynamique communicationnelle sont ainsi élevés à une dimension qui transcende l'existence singulière comme toutes les catégories du monde entre la nature, la culture, l'homme, l'animal, la matière et la chose. Alors que le temps est ramené à la computation, l'espace est, selon Carlo Rovelli,⁹¹ considéré comme le résultat d'innombrables transferts locaux de données dans un réseau d'interactions fondamentales, c'est-à-dire d'échange d'informations.⁹² La puissance d'imprégnation du paradigme cybernétique dans notre société s'impose jusqu'à la conception que nous avons de l'humain et aux représentations que nous nous forgeons sur les relations qu'il entretient avec ses congénères comme avec le monde. L'exploration que nous voulons faire de la relation thérapeutique ne saurait, dès lors, faire l'économie des représentations de l'homme et de la relation humaine découlant de ce paradigme.

La philosophie technoscientifique

Transcendant les différentes catégories du monde, le langage cybernétique a permis aux sciences d'ouvrir leurs frontières en mêlant philosophie, biologie,

⁹⁰ David Le Breton. *L'adieu au corps*. Métailié, Paris, 1999.

⁹¹ Carlo Rovelli. *Che cos'è il tempo? Che cos'è lo spazio?* Di Renzo Editore, Roma, 2004.

⁹² Hervé Poirier. Et si tout n'était qu'information ! Dossier : *Le monde existe-t-il vraiment?* Sciences & Vie, n°1057, Octobre 2005, pp.78-83.



techniques et machines. C'est ainsi qu'en ce début de XXI^e siècle, l'homme occidental n'exprime plus le moindre étonnement face au «innovations» technoscientifiques, visant par exemple la manipulation des informations cellulaires ou génétiques du vivant à l'aide de prothèses bioinformatiques et biochimiques, et s'appuyant sur une philosophie se fondant sur les seules représentations de la machine douée d'une intelligence artificielle, mue par la computation d'une information numérique. Libérées des frontières catégorielles entre le vivant et la matière, la nature et la culture, autant qu'entre l'homme, l'animal et la machine, les sciences cognitives imposent aujourd'hui une nouvelle *techno-bio-philosophie*. Nouvelle conception de l'homme qui trouve ses fondements dans le développement d'une technobiologie de l'émetteur/récepteur, utilisant les leviers adaptatifs du vivant face à son environnement et dont le centre opérationnel et informationnel se trouve dans **un esprit-cerveau-ordinateur**. À l'aide de manipulations des fonctions mentales expérimentales (tests psychologiques) et d'appareils (imagerie cérébrale) susceptibles de reproduire virtuellement les circuits de cellules nerveuses localisés dans les aires cérébrales, sciences cognitives et neurosciences prétendent aujourd'hui lever le voile sur les rouages de ce centre opérationnel de l'homme.

De l'esprit-cerveau-ordinateur

Depuis le XIX^e siècle, les recherches sur les causalités et les déterminants de l'esprit comme des comportements humains sont focalisées sur leur substrat biologique. Le système nerveux a ainsi été peu à peu conçu comme un système de neurones qui dirige des informations sous forme d'ondes de dépolarisation (+/-) le long des axones, selon une dynamique neuropsychologique de base, dont «il ne faut jamais oublier, qu'il s'agit, pour l'essentiel, d'un réflexe».^{93,94} Conception dynamique qui a finalement conduit à une représentation de l'esprit humain comme «rien d'autre que la **concaténation de réflexes conditionnés**, de liens associatifs, de conduites animales transformées»⁹⁵ dont on espère qu'ils puissent être **programmés et contrôlés de l'extérieur**. Les recherches sur ce substrat cérébral élaborent ainsi une nouvelle anatomie toute faite de connexions, de voies de conduction et de transmission répondant à des impulsions. En traçant de nouvelles cartographies

93 Jerry Fodor. La Modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés. Minuit, Paris, 1986 (1983), p.8

94 Marcel Gauchet. L'inconscient cérébral. Paris, Le Seuil 1992, p.181.

95 Jerome Bruner... car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle. Georg Eshel - Médecine & Hygiène, Genève, 1997, p.46.



anatomiques, les chercheurs auraient par exemple trouvé le «*noyau de la connectivité cérébrale*» à travers lequel transitent la plupart des activités cérébrales et qui s'activerait en cas de *pensées vagabondes* ou de *réflexions sur soi-même*.⁹⁶ De ce nouveau cerveau, dessiné par les neurosciences à l'aide de la neuro-imagerie sous les traits d'un **centre de connectivité globale** servant (comme l'ordinateur) de substrat à la computation informationnelle, à l'idée que l'esprit humain fonctionnerait ainsi, il n'est qu'un pas que les sciences cognitives tentent sans cesse de franchir. Mais comme le rappelle Alain Ehrenberg, ce que ces sciences mettent en évidence «ce sont des corrélations, mais non des mécanismes, et des corrélations, la recherche en trouve tous les jours, si je puis dire. Le constat d'une corrélation ne lève pas l'ambiguïté entre : "quand je fais X, mon cerveau est dans un état E" et "si je fais X, c'est parce que mon cerveau est dans l'état E", c'est-à-dire entre quelque chose qui se passe dans mon cerveau quand je fais une action et quelque chose que je fais quand j'agis parce que mon cerveau en est la cause».⁹⁷ Ainsi et face aux prétentions actuelles des neurosciences, il faut bien constater que «le substrat biologique et les prétendus fonctionnements universaux ne sont pas les causes de l'action, mais, au mieux, les contraintes qui pèsent sur elle, ou les conditions imposées à sa réalisation. Le moteur de la voiture n'est pas responsable de ce que nous allons au supermarché pour faire les courses de la semaine».⁹⁸

Ardent défenseur de la *théorie computationnelle de l'esprit*,⁹⁹ Jerry Fodor revient dans un récent ouvrage sur la prétention des sciences cognitives à expliquer ainsi l'esprit comme la pensée. Dans «*L'esprit, ça ne marche pas comme ça*»,¹⁰⁰ Fodor remet en doute l'idée selon laquelle la théorie computationnelle de l'esprit-ordinateur puisse ainsi expliquer et résumer l'esprit humain. Il nous rappelle qu'il se pourrait même que certains des problèmes les plus intéressants concernant la pensée sortent carrément de ce cadre explicatif. En d'autres termes, il avoue que cette représentation de l'esprit ne nous permet pas de tout expliquer. Constat que Marvin Minsky partage en écrivant que *nous ne savons presque rien de ce qui se passe dans le grand ordinateur de*

96 Patric Hagmann, Leila Cammoun, Xavier Gigandet et al. Mapping the Structural Core of Human Cerebral Cortex. Plos Biol 6(7); e59. Doi: 10.1371/journal.pbio.0060164. Published July 1, 2008.

97 Alain Ehrenberg. Le cerveau «social». Chimère épistémologique et vérité sociologique. Esprit, Janvier 2008, pp.79-103, p. 89.

98 Jerome Bruner... car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle. Georg Eshel – Médecine & Hygiène, Genève, 1997, p.35.

99 Jerry Fodor. La Modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés. Minuit, Paris, 1986 (1983).

100 Jerry Fodor. L'esprit, ça ne marche pas comme ça. Odile Jacob, Paris, 2003.



notre cerveau.¹⁰¹ **La machine et l'ordinateur sont des émanations de l'esprit humain, mais cela ne saurait nous permettre de conclure que l'ordinateur reflète en quoi que ce soit l'esprit.** L'intentionnalité qui s'exprime dans l'esprit humain ne saurait être traduite en une simple impulsion automatique. L'algorithme¹⁰² de l'ordinateur est obligatoirement initié par une intention humaine, alors que ce qui initie la vie et l'activité humaines demeure un total mystère. L'être humain, qui conçoit les machines et les ordinateurs, ne sait pratiquement rien des expériences qu'il fait puisque seule une minuscule partie de celles-ci parvient à sa connaissance. Il est relativement simple d'étudier le fonctionnement de l'ordinateur sachant que celui-ci n'existe que, et seulement par la programmation qu'en fait l'humain, alors que «l'étude de l'esprit humain est si difficile, si profondément empêtrée dans le dilemme d'être à la fois l'objet et l'agent de sa propre étude, qu'elle ne peut limiter sa démarche aux manières de penser empruntées à la physique».¹⁰³ Ainsi, et quoique jouissant d'un pouvoir de séduction à la hauteur de leur expansion actuelle, sciences cognitives et neurosciences n'en sont pas moins cantonnées à devoir se contenter d'une rhétorique explicative conditionnelle lorsqu'elles s'expriment sur ce qu'elles avancent comme étant des liens entre l'esprit et le cerveau. Autrement et simplement dit, il faut se rappeler que les ordinateurs n'éprouvent rien et l'analyse d'une expérience comme un mal de dents est incomplète si on ne prend pas en compte ce que c'est que d'avoir mal aux dents.¹⁰⁴ Les neurosciences ne sauraient en effet affirmer aujourd'hui avoir décrypté la moindre *expérience* humaine sensible (expérience perceptive, sensation corporelle, passion ou émotion) par laquelle «*cela fait quelque chose de percevoir ceci ou cela*». Inconnaissables en l'absence d'une intuition directe et incommunicables, ces expériences sensibles – que la philosophie de l'esprit nomme *qualia* – demeurent totalement mystérieuses.¹⁰⁵ Des expériences qui échappent à toute science objectivante car elles s'éprouvent mais ne se prouvent pas! Au bout du compte, et pour reprendre Edgar Morin, «en résolvant bien des énigmes et en élucidant bien des processus, les neurosciences ont fait émerger un énorme Mystère là où il y avait un immense inconnu.

101 Marvin Minsky. La société de l'esprit. Interéditions, Paris, 1988 (1986), p.284.

102 L'algorithme : ensemble des règles opératoires propres à un calcul. Celui-ci sert de support idéal à la circulation du langage cybernétique.

103 Jerome Bruner... car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle. Georg Eshel – Médecine & Hygiène, Genève, 1997, p.15.

104 Thomas Nagel. What is it like to be a bat? in Thomas Nagel. Mortal questions. Cambridge University Press, Cambridge, 1979.

105 John Searle. Le mystère de la conscience. Odile Jacob, Paris, 1999.



Comme un Trou noir, le mystère du cerveau semble devoir englober notre intelligibilité, alors qu'il est justement à la source de notre intelligibilité». ¹⁰⁶

Enfin, l'esprit ne saurait davantage être assimilé au seul cerveau, pas plus que l'un ou l'autre puisse être isolé de l'autre. Comme le décrit fort bien Edgar Morin, «on ne peut isoler l'esprit du cerveau ni le cerveau de l'esprit. De plus, on ne peut isoler l'esprit/cerveau de la culture. En effet, sans culture, c'est-à-dire sans langage, savoir-faire et savoirs accumulés dans le patrimoine social, l'esprit humain n'aurait pas pris son essor et le cerveau d'homo sapiens se serait borné aux computations d'un primate du plus bas rang. (...) La culture est indispensable à l'émergence de l'esprit et au plein développement du cerveau... L'esprit nous apparaît comme une efflorescence du cerveau, mais celui-ci apparaît comme une représentation de l'esprit. Ainsi il se constitue un cercle apparemment infernal où chaque terme, incapable de s'expliquer soi-même comme d'expliquer l'autre, se dissout dans l'autre à l'infini. Mais cette circularité signifie aussi le besoin mutuel entre ces deux termes. (...) Ainsi le cerveau ne peut se concevoir que via l'esprit, et l'esprit ne peut se concevoir que via le cerveau... Il est clair maintenant que toute conception qui ne saurait considérer le lien à la fois gordien et paradoxal de la relation cerveau/esprit serait mutilante. **Il faut affronter leur unidualité complexe...** Qu'est ce qu'un esprit qui peut concevoir un cerveau qui le produit, et qu'est-ce qu'un cerveau qui peut produire un esprit qui le conçoit ?» ¹⁰⁷

Survivance de l'individualisme au cœur du paradigme informationnel

Si la revendication anti-humaniste de la cybernétique, qui vise à privilégier la communication sur les entités communicantes, a pu totalement s'imposer dans l'univers des choses et des machines, force est de constater qu'elle n'a pas pu le faire dans le champ des conceptions de l'homme dans notre société. Non seulement elle n'est pas parvenue à supplanter l'*individualisme* constitutif de notre culture «qui accorde réalité aux individus et non aux relations, aux éléments et non aux ensembles», ¹⁰⁸ mais en plus elle lui a fourni un *Deus ex machina* providentiel, en lui procurant cette nouvelle enveloppe qu'est le **cerveau-ordinateur**, doté de machines à communiquer avec le monde sans être en relation avec lui. Réduisant le cœur opérationnel de

¹⁰⁶ Edgar Morin. La méthode III: la connaissance de la connaissance. Seuil, Paris, 1986, p.III: 85.

¹⁰⁷ Edgar Morin. La méthode III: la connaissance de la connaissance. Seuil, Paris, 1986, p.III: 72-75.

¹⁰⁸ Louis Dumont. Essais sur l'individualisme. Seuil, Paris, 1983, p.23-24.



l'être à un organe-machine, cette métaphore ne fait en effet rien d'autre que de compacter les processus informationnels en une entité fermée: la machine et les programmes qu'elle contient placés sous le contrôle externe du programmeur.

Les conceptions de la cybernétique (intelligence artificielle) et celles des sciences cognitives (neurosciences) viennent ainsi renforcer la vision individualiste de l'homme propre à notre culture: vide de sens et purement machinal pour les premières et purement objectif et biologique pour les secondes. **Elles ont ainsi fait de l'automate artificiel et de l'organe isolé des modèles universels de l'individu.** Pour les unes comme pour les autres de ces conceptions, il apparaît que «petit à petit, l'accent s'est déplacé de la signification à l'information, et de la construction de la signification au traitement de l'information».¹⁰⁹

Des cerveaux-ordinateurs abreuvés en informations par un ordinateur-cerveau

Les techniques de télécommunication issues de la technologie cybernétique ont donné naissance à cet étrange mode de communication, qui permet de communiquer tout en étant isolé et qui provoque l'isolement des personnes, enfermées dans leur individualité sans pour autant parvenir à se singulariser. L'individu n'étant finalement conçu que sous la forme d'une machine ou d'un organe de traitement de l'information. Ceci expliquant probablement que **la quête de l'information apparaît aujourd'hui comme la préoccupation majeure des acteurs de notre société**, de même que pour la relation humaine qui donne la priorité à la quête de l'accès médiatisé aux sources de l'information permettant à l'individu de constituer son propre corpus informationnel. Nous voyons ainsi apparaître aujourd'hui avec internet, ce paradoxe d'une communication sans collectif qui produit des *autistes numériques vivant en tribus virtuelles*,¹¹⁰ «des êtres désaffectés, comme il y a des usines désaffectées: il y a des friches humaines comme il y a des friches industrielles. Telle est la redoutable question de l'écologie industrielle de l'esprit. Et tel est l'énorme défi qui nous échoit».¹¹¹ Défi qui échoit finalement à l'individu informationnel, qui prend les traits de cet *homme unidimensionnel*¹¹² ayant perdu l'épaisseur affective que produit la capacité de relation.

¹⁰⁹Jerome Bruner... car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle. Georg Eshel – Médecine & Hygiène, Genève, 1997, p.20.

¹¹⁰Joël de Rosnay. 2020, les scénarios du futur. Fayard, Paris, 2008.

¹¹¹Bernard Stiegler. Mécréance et discrédit. 2. Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés. Galilée, Paris, 2006, p.130.



Nature de l'information

Le langage informationnel numérique a permis, dans le paradigme cybernétique, la dissipation des frontières et l'instauration d'un statut d'équivalence entre les catégories de l'humain, de l'esprit, de la nature et de la machine. Fondé sur le code binaire, ce langage propose une structure langagière minimaliste de *plus petite commune culture*¹¹³ compatible avec le plus grand nombre possible de sciences: 0-1 informatique; flux de dépolarisation membranaire +/-; paires de bases de l'ADN; anticorps/antigène; pensées positive et négative; transmetteurs/récepteurs cellulaires... C'est également l'esprit d'un tel langage qui prédomine à la description et à la classification des troubles mentaux et du comportement qui se réduit aujourd'hui à une description sémiologique vidée de toute interprétation explicative. Dans la foulée, la psychose se voit décrite par des symptômes positifs et négatifs alors que les troubles de l'humeur ont de plus en plus tendance à être ramenés à des troubles bipolaires. Ou encore, «le système immunitaire fournit un domaine de causalité nouveau qui correspond à une nouvelle norme du savoir médical. La démarche médicale était historique, elle procédait par anamnèse à une exploration et reconstruction du passé. Le système immunitaire projette sur une grille de coordonnées ces éléments d'anamnèse transformés en facteurs positifs ou négatifs de l'immunité».¹¹⁴

Cet «**esperanto transcendantal minimaliste**» possède deux atouts qui le rendent particulièrement séduisant pour toute démarche conceptuelle. En premier lieu, celui de la possibilité qu'il offre de schématiser l'organisation du processus informationnel au sein d'une catégorie du monde sous la forme d'**algorithmes**. Ensuite, la **transférabilité** que lui confère sa nature rudimentaire et qui lui octroie une apparente libre circulation au travers de toutes les catégories du monde et de toutes les épaisseurs de complexité entre le vivant et la matière, la nature et la culture, les êtres et les choses, les hommes, les animaux et les machines, le virtuel et le réel. Ce langage numérique ne doit cependant pas nous faire oublier que l'apparente *universalité* dont il est revêtu est le fruit de la mise entre parenthèses de la signification des informations comme de la spécificité et de la complexité des catégories qu'il traverse. En d'autres termes, si ce langage détient la capacité de traverser ces catégories et leurs complexités en écartant tout ce qui les singularise, cela ne signifie pas pour autant que celles-ci disparaissent. Omettre cette distinction nous con-

112 Herbert Marcuse. L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée. Minuit, Paris, 1968.

113 Jean Baudrillard. La société de consommation. Gallimard, Paris, 1981.

114 Anne Marie Moulin. Le dernier langage de la médecine. Histoire de l'immunologie de Pasteur au Sida. Presses Universitaires de France, Paris, 1991, pp.404.



duirait à tomber dans le piège scientifique du sophisme de *l'explication globale*¹¹⁵ ou de *l'explication simple*... qui n'explique plus rien en particulier et qui prétend trouver des solutions simples à des problèmes complexes.¹¹⁶

La thérapie à l'ère des machines communicationnelles

De la méthode relationnelle comme machine à soigner les esprits

Associant quelques études biologiques réalisées *in vitro* à quelques algorithmes de flux informationnels construits selon les schémas des machines informatiques, à une batterie de tests psychologiques se référant à un prototype cérébral standard¹¹⁷ et à des clichés virtuels produits par la neuro-imagerie cérébrale,¹¹⁸ nombreux sont ceux qui aujourd'hui proposent des montages conceptuels érigés en **clé de la «(re)programmation scientifique» de l'esprit et des comportements humains**. Des théories du «stress»¹¹⁹ à la «psycho-neuro-immunologie», en passant par des dérivées de l'hypnose ericksonienne comme la «psychobiologie de la guérison» d'Ernest Rossi¹²⁰ ou la «Programmation Neuro-Linguistique» de Richard Bandler et John Grinder,¹²¹ ou encore celles de Jeanne Achterberg,¹²² des époux Simonton¹²³ ou de David Servan-Schreiber¹²⁴ dans

115 Petr Skrabanek & James McCormick. Idées folles, idées fausses en médecine. Odile Jacob, Paris, 1992, p.48.

116 Jean Bricmont. Le relativisme alimente le courant irrationnel. La Recherche, n°298, 1997, pp.82-85.

117 Par exemple le calibre du cerveau moyen du Montreal Neurological Institute – MNI qui a été élaboré à partir des cerveaux de cent cinquante-deux sujets représentatifs de la population générale et qui est utilisé comme référence pour aligner les résultats des études faites en neuro-imagerie.

118 Anne Beaulieu. Voxels in the brain: neuroscience, informatics and changing notions of objectivity. Social Study of Science, 31/5, octobre 2001. + From brainbank to database: The informational Turn in the Study of the Brain. Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Science, 35, 2004.

119 Hans Selye. Stress sans détresse. La Presse, Montréal, 1974.

120 Ernest Lawrence Rossi. The psychobiology of mind-body healing. New concepts of therapeutic hypnosis. Norton & Company, New York, 1986.

121 Richard Bandler & John Grinder. The Structure of Magic. A Book about communication and Change. Science and Behavior Books, Palo Alto, 1976.

122 Jeanne Achterberg, Carl Simonton & Stephanie Matthews Simonton. Stress, psychological factors and cancer. New Medicine Press, Port Worth Texas, 1976.

123 Carl Simonton, Stephanie Matthews Simonton & James Creighton. Getting well again. JP Tracher, New York, 1978.

124 David Servan Schreiber. Anticancer: prévenir et lutter grâce à nos défenses naturelles. Robert Laffont, Paris, 2007.



le domaine du cancer, et bien d'autres encore... toutes ces théories spéculent sur ce libre passage d'une information minimaliste entre les algorithmes de différentes catégories du monde complexe. Sur un même fond paradigmatique, chacune de ces options propose ni plus ni moins qu'une méthode de (re)programmation en cascade allant de l'esprit au corps, jusque dans son code génétique, en passant par les systèmes neuro-endocrinien et immunitaire. Cette (re)programmation revendique toujours sa légitimité dans la promesse d'une guérison prétendument obtenue par la correction d'un flux informationnel vicié en raison d'un mauvais comportement ou d'une mauvaise gestion existentielle (émotions, pensées, influence des proches) de la personne malade. Comme nous le dit Anne Marie Moulin, «cette vision grandiose d'un seul système intégrant des régulations nerveuses, endocriniennes, immunitaires dans tous les azimuts, serait la réalisation du grand tout et donnerait en même temps la clé de l'individualité malade, objet traditionnel de la médecine. Cette vision futuriste est bienvenue chez les médecins enclins à considérer que la maladie est non seulement l'affaire et parfois la responsabilité de l'homme, mais aussi que la grandeur de l'homme est d'être "lui-même" jusque dans ses maladies comme dans ses rêves».¹²⁵

La recette de cette (re)programmation repose sur l'identification d'un moyen d'induction simple (une suggestion, une pensée, une métaphore, un aliment, un exercice énergétique...), susceptible d'activer et de transcender un enchaînement de catégories complexes au-delà duquel il produirait un impact en un point précis de catégorie différente (une cellule, un gène, une molécule...). Les types d'impulsion ou d'induction sans doute les plus répandus sous l'égide de ce nouveau paradigme correspondent aux produits psycho-pharmacologiques, aux méthodes de suggestion relationnelles, aux appareils électroniques de stimulation utilisés en application externe ou directement implantés dans l'organisme¹²⁶ ou encore aux messages médiatiques, circulant par exemple sur la toile internet. Le passage d'une impulsion simple, au travers d'une structure de nature hypercomplexe, pour atteindre un point d'impact spécifique de catégorie différente, est assuré par cette *voie royale* qu'ouvrirait la cascade d'algorithmes proposés pour chaque catégorie traversée. Ainsi une suggestion hypnotique, une métaphore, une émotion positive ou négative, une pensée saine ou malsaine, un aliment, une molécule, une micro-stimulation électronique, pourraient traverser l'esprit, le cerveau, les systèmes neuro-endocrinien et immunitaire, avant d'atteindre une cible biologique précise. Dans le domaine de **la relation thérapeutique**, il est dès lors question de

125 Anne Marie Moulin. Le dernier langage de la médecine. Histoire de l'immunologie de Pasteur au Sida. Presses Universitaires de France, Paris, 1991, pp.420-421.

126 Jean-Louis Pautrat. Des puces, des cerveaux et des hommes. Fayard, Paris, 2008.



modéliser (pré-programmer) le contrôle d'une impulsion informationnelle (suggestion, molécule, pensée, métaphore...) susceptible de générer un effet prévisible maximal (changement/résolution de problème/solution thérapeutique) dans **un processus facilitant le flux de l'information** (algorithme).

Nombre de ces modèles reposent sur un montage expérimental soumettant des événements ordinaires de la vie quotidienne – émotions, pensées, conflits conjugaux, détente, écriture... – à des conditions extraordinaires de laboratoire afin qu'ils puissent être contrôlés, mesurés, mis en graphiques et corrélés avec des fonctions biologiques.¹²⁷ Toujours associés à une imagerie schématique suggestive¹²⁸ et à des recommandations de vie, ces montages systémiques sont particulièrement persuasifs malgré les nombreuses zones d'ombres qui jonchent leurs argumentations. Ainsi en est-il par exemple de la simple notion de «stress»¹²⁹ qui fait la fortune du «syndrome d'adaptation générale» de Hans Selye et qui est aujourd'hui communément tenue pour «responsable des cardiopathies ischémiques, du cancer, des colites ulcéreuses, des ulcères de l'estomac et de nombreux autres troubles».¹³⁰ Les systèmes conceptuels sur lesquels s'appuient ces machines de l'esprit, que sont ces méthodes de (re)programmation, sont cependant hautement spéculatifs. D'une part parce qu'ils se fondent sur le sophisme de *l'explication globale*¹³¹ déjà mentionné précédemment. Ces modèles prétendent, en effet, tous expliquer des phénomènes extrêmement complexes – bien plus complexes que les phénomènes physiques – par des méthodes simplistes, prétendument objectives ou scientifiques, fondées sur des démonstrations schématiques virtuelles, constituées d'un assemblage de modèles de fonctionnement de l'esprit, du cerveau, des systèmes neuro-endocrinien et immunitaire, des molécules d'ADN, etc. D'autre part, parce que la grande majorité des algorithmes mentionnés souffrent de n'être pas entièrement démontrés et que les interactions qu'ils auraient avec les autres algorithmes de ces systèmes, par exemple entre l'esprit et le corps, ne le sont pas davantage. Ces montages algorithmiques en chaîne sont, en effet, le résultat d'une juxtaposition aléatoire spéculant sur l'effet d'un double sophisme, celui dit *de corrélation* (*Cum hoc, ergo propter hoc*: parce que

127 Emily Martin. *Flexible Bodies* The role of immunity in American culture from the days of Polio to the age of AIDS. Beacon Press, Boston, 1994, p.190.

128 D.P. McCabe & A.D. Castel. Seeing is believing: The effect of brain images on judgments of scientific reasoning. *Cognition*, Vol.CVII, n°1, avril 2008.

129 Alan Young. The discourse on stress and the reproduction of conventional knowledge. *Social Science and Medicine*, 1980, 14B, pp.133-146.

130 Petr Skrabanek & James McCormick. *Idées folles, idées fausses en médecine*. Odile Jacob, Paris, 1992, p.49.

131 Petr Skrabanek & James McCormick. *Idées folles, idées fausses en médecine*. Odile Jacob, Paris, 1992, p.48.



survenant en même temps, donc à cause de cela), et celui dit du *faisceau de preuves* qui consiste à croire que la réunion de plusieurs arguments, dont chacun pris séparément est suspect ou faible, constituerait une preuve solide.¹³² La juxtaposition de processus de catégories différentes a permis de nombreuses percées à la cybernétique. Mais, selon Henri Atlan, «c'est bien sûr au passage de l'inanimé au vivant que son effet a été le plus évident et de façon immédiate. Mais elle a produit aussi des retombées non négligeables concernant le passage du vivant au psychisme, dont on a pu se rendre compte qu'il est toujours là, en arrière fond, chaque fois qu'il s'agit de faire délirer la science, à la charnière de tous les glissements de langage, des extrapolations abusives, des enfermements incongrus dans des analogies closes».¹³³

Parmi ces glissements de langage et ces extrapolations abusives, mentionnons encore **le sentiment de contrôle de la relation thérapeutique**, que confèrent aux thérapeutes qui les appliquent, les méthodes qui se fondent sur ce type de montage. Assorties d'un cadre explicatif vulgarisé prêt à l'emploi ainsi que de recommandations sous forme d'exercices et de consignes de vie, elles suscitent un grand engouement auprès de leurs adeptes. Souvent réunis dans le sentiment consensuel de détenir la voie royale de l'efficacité thérapeutique, ceux-ci défendent avec vigueur leur méthode en évitant de s'attarder sur l'absence de preuves expérimentales solides ou sur l'existence de données discordantes. L'impression d'évidence que confère l'absence d'analyse critique potentialise en retour l'engouement des adeptes. Spirale que décrivent Skrabanek et McCormick sous la dénomination de *l'effet Gold*, défini en 1979 par le professeur T. Gold sur la tendance à la réunion consensuelle de personnes entretenant les mêmes croyances.¹³⁴ Ce sentiment d'assurance que confère au thérapeute l'idée d'appartenir à un groupe qui détiendrait cette voie royale a également des incidences sur le climat relationnel de la thérapie. Tout progrès thérapeutique est évidemment imputé à l'efficacité de la méthode pour laquelle le patient est appelé à témoigner. Tout échec est attribué au malade, en invoquant sa mauvaise gestion des prescriptions, son incapacité à y répondre ou sa résistance fallacieuse. La préoccupation de l'autonomie de la personne soignée surgit dès lors uniquement sous le thème de sa responsabilité dans le bon déroulement du processus de la méthode, alors que son aptitude à trouver lui-même les voies de la guérison lui est confisquée au profit de la publicité apportée à la méthodes qui prétend le guérir. Ainsi en est-il, selon Anne Marie Moulin, du système immunitaire et

132 Petr Skrabanek & James McCormick. *Idées folles, idées fausses en médecine*. Odile Jacob, Paris, 1992, p. 40.

133 Henri Atlan. *À tort et à raison*. Seuil, Paris, 1986, pp.46-47.

134 Petr Skrabanek & James McCormick. *Idées folles, idées fausses en médecine*. Odile Jacob, Paris, 1992, p.70.



du sida: «Toutes ces thérapeutiques, même si elles sont sous le contrôle de la profession médicale, relèvent largement de la "self-cure", l'auto-thérapie. (...) Le sujet joue un rôle en première personne dans la mobilisation ou l'affaiblissement du système: la nicotine, des infections vénériennes répétées ont pu le déséquilibrer. La culpabilisation est contenue potentiellement dans l'idéologie du système immunitaire. Le sida est venu l'illustrer dramatiquement. L'image populaire a intégré la responsabilité des homosexuels ou des drogués, comme celle de marginaux, à tous les sens du mot, qui outrepassent les normes de sécurité de leur système immunitaire et mettent ainsi en danger la communauté tout entière».¹³⁵ Ces modèles ont transformé la notion de soulagement de la souffrance constitutive du soin en une rhétorique de la guérison, assimilée à une performance à résoudre des problèmes de fonctionnement prévisibles de la machine qu'ils décrivent et dont le patient est à la fois le possesseur et le responsable. La responsabilité de la personne souffrante étant elle-même évoquée en termes tirés de la capacité d'adaptation de matériaux face aux contraintes qui leur sont appliquées (*stress, résilience*), alors que la relation humaine, l'est en termes de physique de la télécommunication (*résonance, ajustement de la fréquence, amplificateur d'énergie...*).

Communication plutôt que relation

Dans un domaine aussi complexe et aléatoire que celui de la relation humaine et thérapeutique, l'usage d'une méthode relationnelle introduit un paradoxe qu'il nous faut maintenant évoquer. En effet, le principe d'une **méthode ou d'un modèle relationnel repose sur l'idée que la relation est maîtrisable, contrôlable et que celui qui en fait usage en deviendrait le pilote**. Organisés en règles d'application, méthodes et modèles revendiquent généralement leur autorité sur la base de l'observation et de l'analyse de faits passés, et prétendent pouvoir prédire et contrôler le déroulement de l'expérience de la relation. Nous savons que dans le domaine de la relation thérapeutique, aucun facteur d'influence relationnelle spécifique efficient n'a pu être mis à jour et la question de la validité des méthodes spécifiques reste aujourd'hui totalement ouverte. Prétendre détenir, grâce à une méthode, la clé de la prédictibilité relationnelle, ne peut découler que du sophisme d'*enchaînement causal* (*Post hoc, ergo propter hoc*: parce que ceci, alors cela), selon lequel les faits relationnels s'enchaîneraient dans un pur processus mental de concaténation logique et chronologique. En termes relationnels, ce sophisme induit une situation particulière: prenant appui sur les piliers du passé

¹³⁵ Anne Marie Moulin. Le dernier langage de la médecine. Histoire de l'immunologie de Pasteur au Sida. Presses Universitaires de France, Paris, 1991, pp.414.



(déduction) et de l'avenir (prédiction), l'algorithme de la méthode constitue un pont qui surplombe l'indicible et singulière complexité de l'instant de la relation. Ce faisant, la méthode standardise le phénomène relationnel et ses acteurs, qui se voient ainsi privés de leur singularité, comme de l'épaisseur de la complexité de leur existence. À l'aune de ce sophisme, **la méthode relationnelle se passe d'un seul tenant des catégories de l'instant présent et de la singularité de la personne humaine.** Pourtant, s'agissant de l'expérience de la souffrance humaine qui se trouve au cœur de la relation thérapeutique, la méthode ne peut occulter l'instant de l'expérience. En effet et comme nous le rappelle Daniel Stern, «nous ne sommes subjectivement vivants et conscients que "maintenant". "Maintenant" est le moment où nous vivons directement notre vie. Tout le reste est en décalage. Le seul temps de la réalité subjective pure, de l'expérience phénoménale, est le moment présent».¹³⁶ Pour Martin Buber, «les essences sont vécues dans le présent, les objets dans le passé. (...) C'est dans la contemplation réciproque que l'essence de l'être se découvre à qui veut la connaître. Ce qu'il a vu dans la présence, l'homme pourra bien le considérer comme un objet, le comparer à d'autres objets, le ranger dans des séries d'objets, le décrire et le décomposer objectivement, car rien ne peut être intégré à la connaissance qu'en qualité d'un "Cela". Mais dans l'instant de la contemplation, ce n'était pas une chose entre les choses, un phénomène entre les phénomènes, c'était l'unique présence. Ce n'est pas dans la loi déduite après coup du phénomène, c'est dans le phénomène lui-même que l'essence s'en est communiquée.»¹³⁷

À propos des méthodes et techniques apprises, François Roustang écrit en outre que «ce que l'on omet justement de reconnaître, c'est qu'**elles ont été mises au jour et inventées dans des circonstances particulières par quelqu'un de particulier pour répondre à des demandes particulières.** C'est alors qu'elles étaient efficaces, car elles étaient produites en fonction des personnes, des lieux et des temps. C'étaient non pas des techniques, mais des réactions appropriées de tel thérapeute au sein de telle intervention. Que se passe-t-il si on les généralise et les utilise en dehors du contexte où elles ont été créées? Sans doute le thérapeute est-il rassuré. Il ne prend pas de risque en proposant une procédure qui a fait ses preuves et qui a été recommandée par des maîtres. Mais, en ne prenant pas de risque, en répétant la leçon apprise, le thérapeute court un risque plus grand, celui d'offrir une formule qui, justement parce qu'elle vient d'ailleurs, ne convient pas à ce

¹³⁶Daniel N. Stern. Le moment présent en psychothérapie. Un monde dans un grain de sable. Odile Jacob, Paris, 2003, p.19.

¹³⁷Martin Buber. Je et Tu. Aubier, Paris, 1969 (1923), pp.32, 67-68.



patient à ce moment-là.»¹³⁸ Ludwig Wittgenstein a, finalement, parfaitement décrit le paradoxe fatal qui pèse sur l'usage de la méthode dans la relation thérapeutique en avançant qu'«en psychologie, il y a des méthodes expérimentales et une confusion conceptuelle. (...) L'existence de méthodes expérimentales nous fait croire que nous disposons de moyens pour nous débarrasser des problèmes qui nous inquiètent, alors que problème et méthode se croisent sans pour autant se rencontrer».¹³⁹ Il faut bien le reconnaître, la voie de la méthode ne garantit pas une quelconque destination curative. Tout au plus nous conduit-elle à l'évidence qu'«une fois que tu es allé là-bas, tu découvres qu'il n'y a pas de là-bas, là-bas».¹⁴⁰

Une philosophie du même et de la simulation

Mais, en-dehors de toute considération relative aux méthodes et techniques, la représentation clinique et naturaliste de la relation thérapeutique qui découle du paradigme cybernétique mérite également que nous nous y arrêtions. La première cybernétique de Norbert Wiener a suscité de nombreuses réactions quant à son applicabilité directe à la relation humaine. L'idée d'un simple téléguidage de cet autre humain qu'est le patient fut en effet mal ressentie. C'est seulement avec la *cybernétique* de second ordre, de Heinz von Foerster,¹⁴¹ que la «clinique cybernétique» prend vraiment son envol avec une véritable conception de la relation thérapeutique issue de ce paradigme. Dans la conception de cette seconde cybernétique, apparaît une nouvelle dimension rétroactive : *l'observateur fait partie intégrante du système qu'il observe*. Toujours fondée sur le principe de la circulation et du traitement d'une information réduite à sa plus petite signification possible, cette nouvelle conception de la relation se focalise sur la seule dimension communicationnelle, et introduit un principe d'équivalence et de similitude entre les protagonistes. Principe de similitude qui devient le point d'appui de toute cette conception, non seulement au niveau des acteurs (émetteurs/récepteurs) qui doivent se correspondre pour pouvoir communiquer, mais également au niveau de la

¹³⁸ François Roustang. *Savoir attendre pour que la vie change*. Odile Jacob, Paris, 2006, p.61.

¹³⁹ Ludwig Wittgenstein. *Recherches philosophiques*. 1953. Cité dans Alain Ehrenberg. *Malaise dans l'évaluation de la santé mentale*. Esprit, mai 2006, p.89.

¹⁴⁰ Phrase que Gertrude Stein a prononcée à propos de sa ville natale, Oakland, et qui est citée dans : Léon Eisenberg. *Disease and Illness. Distinctions Between Professional and Popular Ideas of Sickness*. *Culture, Medicine and Psychiatry*, Vol. 1, 1977, pp.9-23.

¹⁴¹ Heinz von Foerster. *La construction d'une réalité*. in Paul Watzlawick. *L'invention de la réalité*, Seuil, Paris, 1988, p. 47.

dynamique informationnelle qui les met en communication. Au cœur du modèle relationnel systémique, **la similitude est ainsi érigée en pivot de la dynamique relationnelle thérapeutique par les vertus accordées à son amplification**. Plus la similitude entre les protagonistes s'approche de la syntonie, plus elle permet aux protagonistes de *vibrer à la même fréquence* et de **se mettre en résonance** la résonance étant alors considérée comme l'expérience simultanée d'émotions, de gestes, de propos identiques. Distinguer en soi l'émotion, le geste et le langage en résonance permettrait, selon ce postulat, de décoder le langage sous-jacent et d'agir sur celui-ci. C'est ainsi que, pour ses tenants, la formation en thérapie familiale et en intervention systémique doit permettre à l'apprenant «d'apprendre à repérer les résonances qui naissent en lui, en étant à l'écoute de ses émotions; également apprendre à repérer les "symptômes" qui me signalent mes émotions: tremblements, accélération du rythme cardiaque, sueurs, bégaiements, rougissement... Puis à leur donner un sens et une fonction».¹⁴² Pour Mony Elkaïm, «ce qui surgit entre le thérapeute et le patient, ou entre le formateur et ses étudiants, tient à des résonances qui peuvent aussi bien avoir pour effet de renforcer et de rigidifier les croyances ou convictions profondes que de les assouplir: dans un cas comme dans l'autre, l'analyse et la modification des liens singuliers tissés entre les différents protagonistes sont nécessaires pour permettre à ces systèmes d'évoluer».¹⁴³ Du coup, l'émergence des émotions, leur mise en résonance entre les protagonistes et leur décodage, deviendraient, selon leurs tenants, la condition nécessaire et le principe opérant de la thérapie.¹⁴⁴ Au cœur de cette nouvelle *philosophie du même* proposée par la systémique, et forte de l'abolition des distinctions catégorielles que permet la cybernétique, l'usage de cette métaphore de la *résonance* (tirée de la physique de la télécommunication) pour évoquer la communication humaine devient particulièrement séduisante. Celle-ci parvient même à fournir au modèle relationnel systémique, l'équivalent du concept de *transfert/contre-transfert* propre au modèle relationnel analytique.

Quoique s'exprimant d'une autre manière, l'orientation naturaliste donnée au paradigme cybernétique par les **sciences cognitives et les neurosciences**, s'inscrit également dans une **philosophie de la similitude** et fait usage de cette même métaphore de la *résonance*. Baignant dans le même paradigme informationnel, les neurosciences développent en effet intensivement la question de savoir «comment nous pouvons entrer automatiquement en

¹⁴² Michel Maestre. Entre résilience et résonance. À l'écoute des émotions. Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseau. 2002- 2 (n° 29), 167-182.

¹⁴³ Mony Elkaïm. Panorama des thérapies familiales. Seuil, Paris, 1995 pp. 511-603, p.588.

¹⁴⁴ Mony Elkaïm. Si tu m'aimes, ne m'aime pas. Seuil, Paris, 1989, p. 157.



relation avec d'autres personnes dans la vie quotidienne». ¹⁴⁵ Sur la base de ce principe de similitude, Susan Blackmore affirme que *nous sommes des machines mimétiques contagieuses*. ¹⁴⁶ De nombreuses études sont actuellement réalisées sur les corrélats neuronaux du sentiment de *sympathie* et d'*empathie*. Selon les chercheurs, la caractéristique de ces deux sentiments serait d'être orientés vers les autres et de déclencher des désirs altruistes – et donc le comportement du soin – permettant d'entrer en *résonance* avec les autres. Pour Jean Decety, cette *résonance* est vraisemblablement «un mécanisme neural distribué (...) cohérent avec la notion de «représentations partagées», qui postule que les perceptions et les actions partagent des codes neuronaux et cognitifs communs. Selon ce modèle, la perception d'un comportement donné chez un autre individu active automatiquement ses propres représentations du comportement»... et pour conclure que «le processus est proche d'un mécanisme du souci qui est au cœur de notre capacité d'altruisme». ¹⁴⁷ Inscrite dans une conception à la fois naturaliste (la biologie) et mécaniste (l'automatisme cérébral et relationnel), la conception de l'*empathie* proposée par les neurosciences permettrait de mettre en lumière une communication automatique, entre systèmes nerveux, capable de se passer de toute expression humaine singulière. Cette relation, ramenée à une communication entre des cerveaux assimilés à des ordinateurs, autoriserait même de médiatiser une thérapie au travers du réseau internet, et d'obtenir ainsi de meilleurs résultats qu'en ayant recours à la relation humaine ordinaire. ^{148,149} Mais ce discours *social* ne doit cependant pas nous leurrer, il ne met en relation que des *cerveaux sociaux* soumis à des conditions de laboratoire totalement contrôlées par les expérimentateurs. ¹⁵⁰ Après avoir minutieusement mis entre parenthèse la société pour concevoir l'autonomie de la machine ou de l'organe, ces sciences ont «gommé, non la parenthèse, mais la société, constituant une théorie apparemment purement physique, en fait purement idéologique». ¹⁵¹

Considérer la relation sous l'angle de la mise en *résonance* de deux entités vibrant en syntonie à la même fréquence, ou de l'accordage de deux sujets

145 Jean Decety et T. Chaminade. Neural correlates of feeling sympathy. *Neuropsychologia*, 41, 2003, pp. 127-138.

146 Susan Blackmore. *La théorie des mêmes. Pourquoi nous nous imitons les uns les autres*. Max Milo. Paris, 2006.

147 Jean Decety et T. Chaminade. Neural correlates of feeling sympathy. *Neuropsychologia*, 41, 2003, pp. 127-138.

148 A.G. Hersoug, M.D. Hoglend, J.T. Monsen et al. Quality of working alliance in psychotherapy. *J Psychother Pract Res*. 10, 2001, pp.205-216.

149 B. Wagner. *Internet-based cognitive-behavioral therapy for complicated grief*. Med.Diss. Universität Zürich, 2006.

150 Alain Berthoz et Gérard Jorland (sous la dir. de). *L'empathie*. Odile Jacob, Paris, 2004, pp. 8-9.

151 Edgar Morin. *La méthode I: la nature de la nature*. Seuil, Paris, 1977, p.I: 251.



fonctionnant selon des schèmes affectifs ou émotionnels empathiques, exige des protagonistes une simulation réciproque de structure et d'action. Cela revient à imposer ce que Michel Foucault décrit comme «une instance du Même si forte et si pressante qu'elle ne se contente pas d'être une des formes du semblable; elle a le dangereux pouvoir d'assimiler, de rendre les choses identiques les unes aux autres, de les mêler, de les faire disparaître en leur individualité, – donc de les rendre étrangères à ce qu'elles étaient. La sympathie transforme. Elle altère, mais dans la direction de l'identique, de sorte que si son pouvoir n'était pas balancé, le monde se réduirait à un point, à une masse homogène, à la morne figure du Même». ¹⁵² **Les modèles relationnels fondés sur une dynamique simulatoire ou empathique imposent de fait une mise à l'écart de toute singularité, de toute altérité des protagonistes.** Dans la relation thérapeutique, il incombe au thérapeute d'identifier, en lui, les indices et les expressions similaires qu'il partage avec son patient et pour lesquels le degré de similitude autorise l'usage des termes empathie et/ou résonance. Mais, avant d'être identifiables et identifiées, ces notions ont cependant du être **préprogrammées**, c'est-à-dire acquises préalablement par le thérapeute au cours d'une longue formation. Ce que le thérapeute identifie correspond dès lors à ce qu'il observe en lui-même, selon les codes acquis au cours de sa formation et qu'il impute à son patient durant la relation qu'il entretient avec celui-ci. Ce pouvoir d'imputer à l'autre sa propre expérience en se référant à l'intensité de l'attention trouve sa légitimité dans l'expérience acquise dans son école de pensée ou de pratique. Mû par l'exigence du sens à donner à l'expression et à la narration de ses propres émotions, le thérapeute mobilise davantage son attention sur leur signification et leur adéquation aux représentations acquises lors de son apprentissage de thérapeute, qu'à la finalité du traitement censé être le soulagement de la souffrance du patient. Dynamique qui fait disparaître la singularité du patient tout en exigeant de lui d'être soulagé pour les seules raisons définies par le sens que le thérapeute et son modèle leur donnent. ¹⁵³ En prenant appui sur une philosophie du même et sa dynamique de la similitude, le modèle systémique offre ainsi un moyen de contrôle de la communication fondé sur un ajustement relationnel exigé du patient afin qu'il se conforme au thérapeute, qui par l'observation qu'il fait de lui-même devient le véritable détenteur du contrôle et de la clé (modèle) conduisant à la solution du problème.

152 Michel Foucault. *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*. Gallimard, Paris, 1966, p.38-39.

153 Isabelle Stengers. *Le médecin et le charlatan*. In Isabelle Stengers et Tobie Nathan. *Médecins et sorciers*. Institut Synthelabo Les Empêcheurs de penser en rond, Le Plessis-Robinson, 1995.



L'homme voilé

La conviction qu'un langage unifiant les sciences aurait été trouvé – la *consilience*¹⁵⁴ – et qu'il permettrait enfin de constituer le corpus d'une **méta-science** susceptible d'expliquer le monde et l'homme par le juste arrangement du puzzle des différentes disciplines scientifiques qu'elle intègre, suscite aujourd'hui un gigantesque enthousiasme consensuel et fédérateur.¹⁵⁵ Mais, à y regarder de plus près, cet enthousiasme nous fait facilement oublier que pour arriver à surpasser les frontières interdisciplinaires, les techno-sciences – qui sont exclusivement des productions humaines – ont en premier lieu annihilé les frontières entre les catégories du monde et, ce faisant, celles du genre humain. Révélatrice d'un écart toujours grandissant entre le sens commun et les abstractions physico-mathématiques guidant la science et la technique, cette progressive déshumanisation n'est autre, selon Hannah Arendt, que le fruit d'**une extériorisation des préoccupations scientifiques par rapport à la condition humaine**.¹⁵⁶ Et comme nous le rappelle Noam Chomsky, «pour l'instant un scientifique honnête doit admettre qu'en ce qui concerne la liberté et la dignité humaines, au niveau actuel de la recherche scientifique, nous ne savons pratiquement rien».¹⁵⁷ Ainsi devons-nous constater qu'ayant disparu de la définition des catégories qui pourraient servir d'objet comme de sujet à la science, le genre humain – qui pourtant invente et produit cette même science – n'existe plus. La *raison cartésienne* qui prétendait faire de l'homme le maître et seigneur de la nature a laissé de profonds stigmates en cherchant également à asservir ses propres congénères à cette raison. Les dérives de l'*humanisme* qui ont conduit aux heures les plus sombres de l'humanité au début du XX^e siècle en témoignent. Alors que le darwinisme fait de l'homme un être naturel soumis, au même titre que toutes les espèces vivantes, au hasard des combinaisons de l'évolution, **le paradigme cybernétique l'assigne, avec la machine, au statut d'émetteur/récepteur programmable et contrôlable à distance**. Comme l'écrit Céline Lafontaine, «à l'heure où la déconstruction biotechnologique a pris le pas sur celle de la philosophie, où la complexité des systèmes informatiques s'allie au réductionnisme génétique, on assiste à une remise en cause radicale de la notion

154 Edward Osborne Wilson. *Consilience: The Unity of Knowledge*. Vintage Books USA, 1999.

155 Frédéric Darbellay, Moira Cockell, Jérôme Billotte, Francis Waldvogel (Editors). *A vision of transdisciplinarity. Laying foundations for a world knowledge dialog*. EPFL Press, Lausanne, 2008.

156 Hannah Arendt. *La conquête de l'espace et la dimension de l'homme*. In *La Crise de la culture*. Gallimard – coll. «Folio Essais», Paris, 1972. P. 338.

157 Noam Chomsky. *Psychologie et idéologie*. In Franco et Franca Basaglia (Dir.). *Les criminels de paix*. Presses Universitaires de France, Paris, 1980, pp.197-252.



d'autonomie subjective héritée de l'humanisme moderne. Qu'il soit question du sujet virtuel des réseaux, du cyborg et de ses dispositifs bio-informatiques, ou encore des promesses d'immortalité portées par l'imaginaire du posthumain, c'est toujours la figure polymorphe du sujet informationnel conceptualisé au sortir de la Seconde Guerre mondiale qui se profile». ¹⁵⁸ Entre animal évolué et assemblage d'algorithmes, allant du système psycho-neuro-immunologique aux systèmes galactiques en passant par l'intelligence artificielle et l'appareil psychique, l'image que se forge l'humain du monde comme de lui-même se dissout à mesure qu'il se mécanise... Alors qu'au même moment, le réseau internet, (la plus étendue des machines que l'homme ait créée), prend les formes d'un *cerveau planétaire* dont les ordinateurs représentent les axones, leurs potentiels de connectivité (signets, annuaires, répertoires) autant de *synapses*, leurs systèmes anti-virus un véritable *système immunitaire*, et dont l'évolution suivrait même une dynamique darwinienne naturelle. ¹⁵⁹

La thérapie à l'ère des machines communicationnelles

Des méthodes de communication thérapeutiques

Neurosciences, biotechnologies et méthodes de communication se partagent aujourd'hui les **discours sur la relation humaine** qu'elles ramènent à l'idée du contrôle et du pilotage de **l'individu** par la gestion de son *esprit-cerveau-ordinateur*. Gestion facilitée et potentialisée par un ample usage des prothèses numériques internes (implants), externes (télécommunication) et conceptuelles (algorithmes et méthodes). C'est ainsi que sous l'effet des sirènes de la techno-science et des sciences de la communication, **les métiers de la thérapie se plaisent à faire un large usage de ces machines à piloter la communication que sont les méthodes thérapeutiques**. Elles viennent nourrir le vaste champ des psychothérapies qui explose littéralement durant la seconde moitié du XX^e siècle. En 1980, Herink ¹⁶⁰ identifie au moins 250 formes de psychothérapie alors que six ans plus tard, ¹⁶¹ elles sont déjà au nombre de 400 et ce chiffre n'est certainement pas loin d'avoir doublé aujourd'hui. ¹⁶² Mais à y regarder de plus près, il est impossible de savoir ce

¹⁵⁸ Céline Lafontaine. L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine. Seuil, Paris, 2004, p.14.

¹⁵⁹ Joël de Rosnay. 2020, les scénarios du futur. Fayard, Paris, 2008.

¹⁶⁰ Richie Herink. The psychotherapy handbook: The A to Z guide to more than 250 different in use today. 1980, New-York, Amendian Books.

¹⁶¹ Byram T. Karasu. The specific versus non specific dilemma: Toward identifying therapeutic change agents. American Journal of Psychiatry, 1986, 143, pp. 687-695.



qui pourrait bien les caractériser du point de vue de leur effet thérapeutique. De tout temps, de nombreuses particularités relationnelles ont été utilisées pour légitimer la spécificité de telle approche ou de telle technique thérapeutique.¹⁶³ la souffrance, l'écoute, la parole, la réaction émotionnelle, la confession, la consolation, la compassion, l'imagination, le magnétisme, la suggestion, la persuasion, le conditionnement, la punition, l'explication, l'interprétation, l'introspection, l'auto-observation... Aucune de ces particularités ne laisse cependant apparaître de différence spécifique permettant de légitimer davantage telle ou telle forme de pratique. C'est ce que viennent confirmer plus de 2000 études qui ont été conduites à ce jour sur la question de l'utilité et de l'efficacité de la psychothérapie : l'efficacité de la psychothérapie dans le traitement des troubles psychiatriques est clairement établie, sans pour autant laisser apparaître d'efficacité spécifique d'une forme de traitement par rapport aux autres.¹⁶⁴⁻¹⁶⁶ Par ailleurs, toute tentative d'isoler, aujourd'hui, les spécificités ou les effets de l'un ou l'autre de ces modèles serait vaine, puisque les comportements des thérapeutes dans leur cursus de formation, de même que celui des usagers tout au long de leur itinéraire thérapeutique, sont caractérisés par le mélange simultané et souvent même exponentiel des genres et des méthodes. En d'autres termes, les facteurs techniques liés aux méthodes ou modèles n'auraient qu'une influence thérapeutique mineure, non discriminante, alors que, paradoxalement, notre société crédite toujours ces modèles théoriques et ces méthodes thérapeutiques de vertus spécifiques dont ils auraient l'exclusivité. C'est sans doute pour cela que **l'acquisition de savoirs et de techniques de communication produits par les modèles théoriques occupe néanmoins la quasi-totalité du cursus de formation de ceux qui deviennent thérapeutes.**¹⁶⁷ De même que, dans le registre de

162 Eric Bonvin. Réflexion sur l'état des lieux de la question du pluralisme médical. 2006. Texte accessible en ligne: www.ling.ch.

163 Stanley W. Jackson. *Care of the Psyche. A History of Psychological Healing.* Yale University Press, New Haven & London, 1999.

164 Nicolas Duruz, Yves De Roten, Valentino Pomini, Jean-Nicolas Despland. La recherche en psychothérapie : impact sur la clinique et sur la formation. *Médecine & Hygiène*, 2003, 61, pp.1760-1764.

165 Lester Luborsky. Comparative Studies of Psychotherapies: Is True «Everyone Has Won and All Must Have Prizes»? *Archives of General Psychiatry*, 1975, pp.995-1008.

166 Michael J. Lambert. La recherche sur les résultats. in John C. Norcross, Marvin R. Goldfried (dir.). *Psychothérapie intégrative.* Desclée de Brouwer, Paris, (1992) 1998 pour la trad. française, pp.105-140.

167 Eric Bonvin. Pour une initiation propédeutique à la relation thérapeutique. ? Transmettre l'art de l'influence. *Psychothérapies*, Volume 26, 2006- 4, pp.187-196.



l'offre et de la demande du domaine des soins, **les usagers ne s'adressent plus au praticien mais bien au technicien, à celui qui saura appliquer la méthode choisie dans le vaste catalogue des thérapies.**

La relation thérapeutique, ça ne marche pas comme ça...

Etrange paradoxe que celui d'une société qui s'obstine à faire de la relation thérapeutique une science, en la dotant de prothèses de la pensée sous la forme de modèles et méthodes, alors que rien ne démontre leur efficacité spécifique! En l'absence de tout témoin d'analyse fiable, la psychologie contemporaine, tout comme la psychiatrie, sont incapables de surmonter l'antinomie sur laquelle elles fondent leur *ambition scientifique* qui consiste à vouloir traiter et instrumentaliser le *sujet humain* comme un *objet de science*.¹⁶⁸ Comme le soulignent certains auteurs avec insistance,^{169,170} insérée dans les rets de la pensée scientifique, la psychologie n'est pas à même de fournir le cadre d'une réflexion sur les valeurs humaines pourtant au cœur du processus de soin. Comme le remarque François Roustang, «dans la pratique thérapeutique tout effort de théorisation générale est battu en brèche par l'intrusion du singulier, alors qu'une science, pour accéder à une généralisation, se doit de rejeter dans l'ombre ce qui ne peut pas se reproduire. (...) Tant que l'on cherche à bâtir une théorie psychothérapeutique qui rendrait compte des faits, autoriserait à les rassembler sous quelques chefs et propositions, ferait passer les cas particuliers sous des règles ou des lois, on rendrait les personnes semblables à d'autres, alors que la relation, pour être thérapeutique, exige que soit reconnu son caractère unique».¹⁷¹ Comme le disait déjà Aristote, «si quelqu'un possède la règle, tout en étant sans expérience, et si, connaissant la règle générale, il ignore le cas singulier qui est contenu dans l'universel, il se trompera souvent de traitement. Car seul ce qui est d'ordre singulier peut être objet d'un traitement».¹⁷²

168 Eric Bonvin. Au sujet de l'introuvable objet de la psychiatrie contemporaine. La Lettre de la fondation Ling, 2003, 25, 12-15. Texte accessible en ligne : www.ling.ch.

169 Georges Canguilhem. Qu'est-ce que la psychologie ? in Etudes d'histoire et de philosophie des sciences. Paris, Librairie philosophique J.Vrin, 20023, pp.65-381, p.368.

170 Gérard Salem. Le combat thérapeutique. Armand Colin, Paris, 2006, p.25.

171 François Roustang. Non specific therapeutic factor. in Nicolas Duruz (dir.). Traité de psychothérapie comparée. Médecine et hygiène, Genève, 2001, pp.405-413, p.406 et 410.

172 Aristote. La Métaphysique, A1 (980a27-980b32).



Méthode, déterminisme et prédiction

Nous l'avons vu, l'usage de **la méthode suppose une pré-programmation définissant le processus allant d'une cause définie à un effet spécifique.**

Correctement appliquée, la méthode s'affiche comme un moyen de contrôle et de téléguidage du processus relationnel. En d'autres termes, l'emploi des *règles* émises par une méthode sous-entend, implicitement, que la conscience et la pensée, en l'occurrence du thérapeute, auraient le pouvoir de déduire analytiquement les causes d'une situation et d'en prédire l'évolution vers un effet-cible prédéterminé. Or, comme le dit Ludwig Wittgenstein, la *règle* ne fixe pas une fois pour toutes ses applications futures comme des rails. Elle ne donne pas lieu non plus à chaque fois à une interprétation. Pour lui, suivre une règle est chose pratique, et non l'application d'un processus mental.¹⁷³ Les observations cliniques le montrent : ni la pensée, ni la conscience ne sauraient prétendre à de telles compétences. De la pensée et de la conscience, nous ne savons que peu de choses, si ce n'est qu'elles ne sont pas des organes aux fonctions identifiables mais bien une expérience dynamique¹⁷⁴ qui accompagne les événements et les expériences se déroulant dans un contexte. Pensée et conscience se fondent dans les formes et les mouvements des expériences comme dans leurs contextes. Ce que le poète Maurice Chappaz exprime en ces termes : «Les flexions du corps, la respiration, l'ouverture de sa propre nature à la nature qui vous entoure, surtout quand elle reste naturelle, pure, avec le bruit de l'eau, le bruit du vent, le bruit d'une feuille, une goutte de pluie, un rayon de soleil, une ombre. Tout cela est une pensée de la nature qui joue avec votre propre pensée et à travers toutes ces associations d'idées et d'images confuses et inutiles qui vous traversent sans arrêt comme un chaos, il y a tout à coup une chose extrêmement fluide qui s'énonce en vous et qui se fait par la promenade. Marcher ou penser, ce sont deux choses vraiment parentes».¹⁷⁵ Autrement dit, s'il est concevable d'envisager la pensée et la conscience comme des facettes intriquées dans l'expérience relationnelle immédiate, rien ne permet cependant de leur attribuer le pouvoir d'en détenir le pilotage. Il en est de même pour l'expérience de la communication puisque, selon Ray Birdwhistell, «un individu ne communique pas ; il prend part à une communication ou il en devient un élément. Il peut bouger, faire du bruit... mais il ne communique pas. Il peut entendre, sentir, goûter et toucher, mais il ne communique pas. En d'autres termes, il n'est pas auteur de la communication, il y participe».¹⁷⁶

173 Ludwig Wittgenstein. Recherches philosophiques. Gallimard, Paris, 2005, §241.

174 William James. The Principles of Psychology. 1890.

175 Maurice Chappaz. Entretien. Par Jérôme Meizoz, 2001, sur <http://www.culturactif.ch/entretiens/chappaz.htm>.

176 Cité par Paul Watzlawick. Une logique de la communication. Seuil, Paris, 1972, p. 68.



Cette *idée d'un pilotage de la communication* – rendue possible par déductions algorithmiques héritées en droite ligne du paradigme cybernétique et du naturalisme neuroscientifique – a ainsi été **utilisée à mauvais escient par les sciences humaines qui l'ont transposée à l'être humain et aux relations** (même thérapeutiques) qu'il entretient avec les autres êtres.¹⁷⁷ En effet, son utilisation s'attaque directement au genre humain et ouvre une brèche profonde au cœur même du *principe d'humanité*.¹⁷⁸ L'usage de cette idée doit être soumise aux **questions de la causalité naturelle et de la liberté humaine** qu'Emmanuel Kant posait déjà en ces termes : «Quand nous traitons de ce qui arrive, il n'y a que deux types de causalité concevable pour nous. Soit la causalité est en accord avec la nature soit elle surgit de la liberté. Dans le premier cas, elle provient dans le monde sensible, de la relation qui s'établit selon une règle entre un état et un état précédent. Par liberté en revanche, dans son sens cosmologique, j'entends le pouvoir d'initier un état, spontanément. Une telle causalité ne sera pas par conséquent, sous la dépendance d'un autre état la déterminant dans le temps comme cela est nécessaire sous l'effet de la loi de la nature». ¹⁷⁹ Clairement engagées sur cette voie naturaliste et/ou mécaniste propre à nos représentations scientifiques contemporaines, les sciences de l'esprit comme les modèles et méthodes thérapeutiques contemporains annihilent de facto l'accès à la liberté comme à la singularité humaines. La prétention de la maîtrise et du contrôle de la relation humaine, qui sous-tend les méthodes et techniques de communication, touche à des fondements inaliénables de la nature humaine.¹⁸⁰ Gregory Bateson le présentait fort bien et exprimait à cet effet une mise en garde à l'intention des spécialistes en sciences sociales : «**Nous devons réfréner notre désir de contrôler ce monde que nous comprenons mal.** Ne laissons pas le sentiment de l'imperfection de notre savoir alimenter notre angoisse et, par conséquent, notre besoin de contrôle. Que nos recherches soient inspirées par un motif ancien et, hélas, aujourd'hui délaissé : la simple curiosité envers ce monde dont nous faisons partie». ¹⁸¹

177 Ray L. Birdwhistell. *The Language of the Body: The Natural Environment of Words*. In Silverstein Albert (ed.). *Human Communication: Theoretical Explorations*. John Wiley, New York, 1974, pp. 203-220, p. 207.

178 Jean-Claude Guillebaud. *Le principe d'humanité*. Seuil, Paris, 2001.

179 Emmanuel Kant. *Critique de la raison pure*. Gallimard, Paris, 1980 (1787).

180 Cornélius Castoriadis. *L'état du sujet aujourd'hui*. In *Le monde morcelé*. T.3 des Carrefours du labyrinthe. Seuil «Points Essais», Paris, 1990.

181 Gregory Bateson. *Vers une écologie de l'esprit – tome 2*. Seuil, Paris, 1980. P. 90.



De l'apprentissage de la relation thérapeutique

Rendre compte de ce que l'on fait dans une expérience relationnelle est déjà en soi une tâche particulièrement difficile sachant que, selon François Flahault, «nous croyons être conscients de ce que nous pensons et disons. Mais, si nous sommes à peu près conscients des informations que transmettent nos paroles, nous sommes beaucoup moins conscients de l'acte relationnel que nous faisons en adressant ces paroles à l'interlocuteur».¹⁸² Qui plus est, **cette expérience relationnelle ne peut être appréhendée que dans l'imédiateté de son occurrence**,¹⁸³ dans l'instant présent. Or, comme le soutient Marvin Minsky, *la conscience humaine ne peut jamais représenter ce qui se passe au moment présent, mais seulement une petite portion du passé récent*,¹⁸⁴ ne laissant pour possibilité aux êtres en relation, fussent-ils thérapeutes, que celle de *bricoler*¹⁸⁵ avec les modulations imprévisibles et singulières de la relation, avec le champ clinique de la rencontre, avec ses représentations personnelles et les savoirs théoriques, avec l'incertitude et avec les réponses auxquelles ils ne s'attendent pas. Les habiletés relationnelles et pratiques du thérapeute, ce que l'on nomme souvent son *savoir-être* et son *savoir-faire*, sont des qualités qui échappent à toute conceptualisation – qui les réduirait et les figerait¹⁸⁶ – ainsi qu'à toute technique – qui les automatiserait et les *objectifierait*.¹⁸⁷ Ces habiletés se développent dans la vie, au fil de la diversité des rencontres thérapeutiques – chacune singulière – et par la diversité des *champs cliniques* dans lesquels évolue le thérapeute. C'est probablement ce qui pousse François Roustang à écrire qu'«une cure ne peut produire de véritables effets qu'à la condition d'oublier tout ce dont on a fait l'apprentissage, afin que les restes de cet oubli puissent servir à faire naître des propos et des attitudes en adéquation aux personnes et aux circonstances. Cet oubli écarte l'utilisation

182 Flahault François. Le paradoxe de Robinson. Capitalisme et société. Mille et une nuits, Paris, 2003, p.73.

183 Daniel N. Stern. Le moment présent en psychothérapie. Un monde dans un grain de sable. Odile Jacob, Paris, 2005.

184 Marvin Minsky. La société de l'esprit. Interéditions, Paris, 1988 (1986), p. 282 et 619.

185 Pour Claude Lévi-Strauss (La pensée sauvage. Plon, Paris, 1962, p.25), «le bricoleur, confronté à une tâche, utilise les matériaux pour leur donner une autre signification que celle qu'ils tenaient de leur première destination.» Il décrit plus loin (p.35) le bricolage comme une «incessante reconstruction à l'aide des mêmes matériaux, (...) d'anciennes fins (...) appelées à jouer le rôle de moyens: les signifiés se changent en signifiants, et inversement».

186 Eric Bonvin. Des mirages de l'objet de soin à l'occultation du sujet soigné. La Lettre de la fondation Ling, 2003, 25, 15-16. Texte accessible en ligne: www.ling.ch.

187 Jean-François Malherbe. Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essai d'éthique critique II. Liber, Montréal, 2003.



de ces techniques pour éviter l'incertitude ; il ouvre en revanche la voie à une richesse d'invention».¹⁸⁸

La relation entre les êtres s'inscrit dans une dynamique hyper-complexe dans laquelle s'intriquent contextes,¹⁸⁹ coutumes,¹⁹⁰ traditions sociales complexes¹⁹¹ et intentions humaines. Pour reprendre Léopold von Wiese, «il n'y a rien dans la vie de l'homme qui ne soit mêlé aussi d'éléments sociaux, qui ne puisse donc être ramené aux influences des autres hommes», et que l'inter-humain «consiste en un réseau compliqué de relations entre les hommes».¹⁹² Par ailleurs et comme il s'agit d'êtres humains, nous ne pouvons nous départir de l'inaliénable et complexe singularité qui spécifie chacun d'entre eux. La relation thérapeutique ne peut être, dès lors, que la mise en œuvre de la singularité du patient, la prise en compte de la totalité de sa personne, au-delà de toute représentation ou théorie, dans le cadre **d'une relation d'influence mutuellement consentie** par ses acteurs dans le cadre des valeurs légitimées dans le contexte du soin.

Peut-on penser la thérapie ?

En conclusion, il nous faut maintenant nous demander comment penser aujourd'hui la relation thérapeutique, d'une part sans l'enfermer dans les vestiges figés de la pensée elle-même, et de l'autre, sans la réduire à la description d'un mécanisme et à la réification qu'il impose à l'être humain. Tout d'abord en la supposant indépendante de tout modèle théorique, de tout savoir systématisé et de toute technique. En la situant ensuite comme une pratique de soin relationnelle efficace à laquelle recourt une personne souffrante auprès d'un thérapeute en vue de trouver soulagement à sa souffrance. La relation thérapeutique trouve explicitement sa légitimité sociale et culturelle en tant que relation d'influence^{193,194} déterminée par l'intention de soulager

188 François Roustang. Savoir attendre pour que la vie change. Odile Jacob, Paris, 2006, p.62.

189 Erving Goffman. Les Cadres de l'Expérience. Paris, Ed de Minuit, (1974) 1991 pour la trad. française.

190 Ludwig Wittgenstein. Recherches Philosophiques. Gallimard, Paris, 2004 (1953), §199.

191 Edward Sapir. L'influence des modèles inconscients sur le comportement social. In, Anthropologie, Minuit, Paris, 1967, p.46.

192 Léopold von Wiese. System der Allgemein Soziologie als Lehre von den sozialen Prozessen und den sozialen Gebilden der Menschen (Beziehungslehre). Duncker und Humbolt, München und Leipzig, 1933 (1re éd., 1924-1929).

193 François Roustang. Influence. Minuit, Paris, 1990.

194 Tobie Nathan. Quel avenir pour la psychothérapie ? in Pierre Pichot & Tobie Nathan. Quel avenir pour la psychiatrie et la psychothérapie ? Institut Synthélabo, collection Les empêcheurs de penser en rond, Le Plessis Robinson, 1998, pp.37-73, p.44.



la souffrance de l'être humain qui y recourt. La *spécificité thérapeutique* repose sur le fait qu'elle tire son efficacité exclusivement de la relation humaine (qui est par définition profane, complexe, imprévisible et irréductible). Roustang nous dit ainsi que «(du patient), le thérapeute n'en voit pas tel ou tel trait, il n'écoute pas tel mot ou telle phrase, il ne sent pas tel émoi ou tel trouble; il laisse advenir tout et rien de particulier sans privilégier quoi que ce soit, pour reconnaître par sa présence attentive que celui-là ou celle-là ne ressemble à personne, qu'il est donc à part».¹⁹⁵ Stanley Jackson¹⁹⁶ précise qu'il est une certitude à propos de la thérapie: c'est qu'elle s'inscrit dans la nature humaine que nous partageons tous et s'inscrit donc davantage dans une dimension *profane* que *savante*. Cela ne signifie pas pour autant que la relation thérapeutique elle-même soit ordinaire ou banale mais, plus exactement, qu'elle est le substrat par lequel opère le potentiel d'influence du contexte thérapeutique.¹⁹⁷ En effet, le cadre de cette relation se situe dans un *contexte* culturellement légitimé à déterminer la rencontre de deux êtres humains par leurs *positions* (patient – thérapeute), *leurs intentions* (soulagement de la souffrance) et *leurs actions* (relation d'influence). La pratique thérapeutique est le lieu et le moment où se mettent en mouvement la relation et le contexte thérapeutiques. Insaisissables, indiscernables, échappant à toute expérimentation, les leviers d'action de la relation thérapeutique demeurent cependant, par absence d'autre qualificatifs possibles, *non-spécifiques*. **Humains par nature, ces facteurs non-spécifiques constituent le complexon dans lequel se tissent et se défont tous «ces fils délicats et invisibles qui se tissent d'homme à homme».**¹⁹⁸

Et l'hypnose dans tout cela ?

Le survol des représentations contemporaines de la relation thérapeutique nous autorise maintenant à revenir sur celle de l'hypnose. Les nombreuses publications dans les revues scientifiques ou dans les ouvrages dits de psychologie appliquée témoignent avec force de l'orientation que souhaitent donner à l'hypnose les soignants qui en font usage: une méthode thérapeutique susceptible de produire des effets démontrables sur une série de symp-

¹⁹⁵ François Roustang. Non specific therapeutic factor. in Nicolas Duruz (dir.). Traité de psychothérapie comparée. Médecine et hygiène, Genève, 2001, pp.405-413, p.410.

¹⁹⁶ Stanley W. Jackson. Care of the Psyche. A History of Psychological Healing. Yale University Press, New Haven & London, 1999, p.384.

¹⁹⁷ Rachel T. Hare-Mustin. Discourses in the mirrored room: a postmodern analysis of therapy. Family Process, 1994, 33(1), pp.19-15.

¹⁹⁸ Georg Simmel. Sociologie et épistémologie. PUF, Paris, 1981 (1917), p.238.



tômes regroupés sous forme d'indications cliniques. La «**méthode hypnose**» apparaît comme une parfaite expression de la machine de pilotage et de contrôle de la communication produite sous l'ère du paradigme cybernétique. Une machine fonctionnant sur la base d'une induction engagée selon le principe d'un automatisme ou d'un réflexe, qui enclencherait un algorithme ouvrant une voie de circulation privilégiée à la suggestion – soit-elle verbale directe, indirecte, métaphorique ou de l'ordre de la résonance non-verbale – au travers de l'épaisseur de la complexité de la conscience et de l'inconscient, pour atteindre précisément le symptôme ou le problème et les modifier. Une telle rhétorique se trouve fréquemment dans le langage des nouveaux courants de l'hypnose qui, pour la plupart, se réfèrent de l'hypnose ericksonienne. Etrange référence lorsque l'on sait que Milton Erickson n'approuvait guère l'idée d'une telle standardisation de sa pratique, en insistant au contraire sur la singularité de chaque situation relationnelle avec ses patients, comme sur le fait qu'il revient au patient, et à lui seul, de définir son propre monde et ses perceptions.

Se revendiquer d'une méthode sous-entend que celle-ci permettrait à celui qui en fait usage d'accéder au levier d'un déterminisme opérant indépendamment et/ou à l'insu de la personne à laquelle elle s'applique.

Si la plupart de ces méthodes prétendent soigner dans le respect de la personne souffrante, elles n'en finissent pourtant pas moins par déposséder celle-ci de sa singularité, en la réduisant, le plus souvent, à la seule dimension clinique de l'indication dessinée par l'assortiment des symptômes soumis à l'appréciation du thérapeute. Mais, à l'aune de la comparaison entre les nombreuses méthodes thérapeutiques, l'hypnose ne saurait se prévaloir d'une meilleure performance. Au même titre que les autres approches thérapeutiques, l'hypnose tire son efficacité des seuls facteurs *non-spécifiques* et l'effort déployé pour mettre en évidence ses effets spécifiques, n'a finalement d'utilité, que pour le profit qu'en tirent ceux qui s'en revendiquent.

La «**théorie hypnose**» tente en vain de rassembler, en un corpus stable, les différentes hypothèses et spéculations qui ont ponctué son histoire au cours des deux derniers siècles. Hypothèses et spéculations qui trouvent leurs racines dans le contexte socioculturel de l'époque dans laquelle ils s'expriment : allant des déclinaisons de la période humaniste sur la *sujétion* ou la *manipulation du sujet* soumis au pouvoir relationnel ou au regard scientifique de l'expert neutre, à celles de l'ère cybernétique anti-humaniste portant sur la télécommande des transformations de l'individu récepteur organisé en canaux privilégiés de circulation de l'impulsion informationnelle suggestive (canaux sensoriels, canaux d'inconscient à inconscient, fréquences en résonance). Mais ces différentes tentatives de théorisation de l'hypnose que nous pouvons observer aujourd'hui prennent peu à peu l'apparence d'un champ labouré qui laisse apparaître à sa surface des amas bigarrés de représentations,



issues des époques et des contextes qui ont marqué les derniers siècles sur des notions telles que la conscience, l'inconscient, la psyché, la suggestion, la dissociation, le sommeil, le rêve, la résonance, la catharsis, etc. Mais il faut bien reconnaître que les efforts intenses consentis par nombre de thérapeutes pour faire de l'hypnose un modèle ou une méthode en soi restent vains. Ce type d'hypnose parvient, tout au plus, à alimenter ce maelström pluraliste de théories et de méthodes qui caractérise le champ contemporain de la thérapie. N'est-il pas finalement illusoire de vouloir définir l'hypnose et de démontrer les effets spécifiques de son application ? François Roustang nous répond en l'occurrence que «s'il était possible, sur l'hypnose, de tenir des propos qui ne s'effriteraient pas sitôt produits, notre culture ne comprendrait pas de quoi il s'agit».¹⁹⁹

Mais alors, à quoi l'hypnose nous sert-elle, si elle ne peut prétendre être ni une théorie, ni même une méthode ? Objet frontière aux confins de nos savoirs ou méthode se définissant comme naturelle et non spécifique, l'hypnose autorise que nous la mettions en contexte au-delà de nos fictions occidentales²⁰⁰ sur la vie, la souffrance, la maladie et la relation entre les êtres. Indéfinissable et incontrôlable, l'hypnose impose notre présence dans la relation thérapeutique sans jamais nous autoriser à la figer par la pensée. N'apportant aucun éclairage spécifique sur les rouages de la relation, de l'esprit ou du corps, l'hypnose possède cependant cette magnifique faculté qui consiste, tel le **taon** de Socrate, à stimuler sans cesse notre présence au monde comme nos questionnements et nos pensées. Elle aiguise ainsi notre curiosité, sans pour autant assouvir notre prétention à la compréhension, à l'explication ou à la recette... Piqué par **le taon de l'hypnose**, le thérapeute est propulsé hors du laboratoire des savoirs et des méthodes dans lequel l'a installé sa formation. Insistant, voire harcelant, ce **taon** ne laisse en effet plus de place à cette forme de complaisance qui consiste à prétendre connaître des raccourcis dans les labyrinthes complexes des relations humaines. **Il exige du thérapeute comme du patient de trouver leur équilibre dans l'instant de la relation au cœur de la complexité de la relation humaine et du monde qui leur échappe irrémédiablement.** Le thérapeute est ainsi précipité dans le bain de la relation thérapeutique comme un vulgaire être humain pris dans l'incertitude de l'existence qu'il partage avec cet autre humain singulier et souffrant qu'est le patient qui vient le trouver. Au cœur de cette relation, **l'hypnose** ne lui sert ni de boussole, ni de carte, ni même de gîte... elle **ne peut être qu'une stimulation permanente à la vigilance qu'exige l'accompagnement relationnel de l'Autre souffrant sur le che-**

¹⁹⁹François Roustang. Savoir attendre pour que la vie change. Odile Jacob, Paris, 2006, p.182.

²⁰⁰Gregory Bateson. La nature de la pensée. Seuil, Paris, 1984, p. 141.



min de son soulagement. Elle stimule la vigilance du thérapeute, non pas pour qu'il puisse, tel un guide, prétendre connaître ce chemin, mais pour exiger de lui qu'il assure à son patient une présence humaine... dans ce *no man's land* contemporain qui n'est fait que d'informations numériques.



